

LE 18^E DU MOIS



A L'ASSAUT, DE LA RENTRÉE !

■ **LES OUBLIÉS DE LA REPRISSE SE MOBILISENT**

► P. 2

■ **BOXE, GYM, KARATÉ SANS CONTACTS ?**

► P. 8

■ **LMP : LE SPECTACLE PEUT CONTINUER**

► P. 11



Photos Jean-Claude N'Diaye. Illustration Garance Corteville

■ **BARBÈS** ► P. 10

TATI: LA FIN D'UNE ÉPOQUE

■ **LA CHAPELLE ALBERTO, LE PODOLOGUE DE RUE**

► P. 12



► P. 12

Deux beaux projets en perspective au Bois Dormoy



■ **CIRCULATION**

FEU VERT POUR LES PIÉTONS ► P. 5

■ **SANITAIRES TOILETTES À L'ENVI**

► P. 6

► P. 10 **Fête de la Goutte d'Or : demandez le programme !**



01 Fol Jo 32713

MOBILISATIONS EN TOUT GENRE

De la réforme des retraites à la régularisation des sans-papiers, en passant par la défense de l'hôpital public et des personnes transgenres... la pandémie n'a pas entamé la détermination des associations et de l'ensemble des collectifs en lutte.

DOSSIER RÉDIGÉ PAR SANDRA MIGNOT, MARION BERNARD ET CATHERINE MASSON



20 à 50 personnes se présentent à chaque permanence de l'association Acceptess-T. Dominique Dugay

ACCEPTESS-T À L'ÉPREUVE DE LA CRISE

Acceptess-T milite pour les droits des personnes transgenres. Elle les accompagne aussi dans leur démarche de soins et d'accès au droit. Le confinement et la crise sanitaire auraient pu avoir raison de l'association, mais il se pourrait qu'ils aient au contraire renforcé la mobilisation et la combativité de l'équipe.

Dans le grand appartement du boulevard Barbès, Ravany prépare des médikits : un sac plastique contenant masques, préservatifs et gel hydroalcoolique. Au plus fort de la crise sanitaire, des thermomètres et du doliprane y étaient ajoutés. « Nous avons adapté ces kits que nous distribuons habituellement lors de nos maraudes »,

explique cette médiatrice en santé. Dans une autre pièce, Claudia tente de débrouiller la demande de titre de séjour de Stella qui a déménagé de Montpellier à Paris... Chris pianote sur son ordinateur l'un des courriers administratifs qui lui servent à faire progresser les dossiers les plus complexes : dettes hospitalières, discriminations dans l'accès aux droits... Près de l'entrée, dans la salle d'attente, où officie Vanessa, des usagers de l'association patientent tranquillement avant leur rendez-vous, à bonne distance les uns des autres et soigneusement masqués. Ici, jusqu'à 50 personnes sont reçues par jour de permanence.

L'effervescence a repris ses droits dans les locaux d'Acceptess-T, association créée en 2010 pour défendre les droits des personnes transgenres. L'équipe prend en charge le dépistage du VIH/sida, l'accompagnement vers les soins de celles qui en ont besoin, l'aide administrative et sociale de leurs usagers généralement d'origine étrangère, sans-papiers, vivant de la prostitution et exposés aux infections sexuellement transmissibles. Ils offrent également un soutien psychologique. La plupart des salariés et bénévoles sont eux-mêmes des personnes transgenres.

Aux murs, des affichettes rappellent l'assassinat (en février dernier) de Jessyca, prostituée d'origine péruvienne, l'Existans à venir ou... les gestes barrières. On parle surtout espagnol et portugais. Bénévoles et salariés sont tous polyglottes. C'est ainsi que Laszlo a débarqué de Toulouse, l'année dernière. En licence de portugais il était venu faire un stage de traduction. Puis ce militant de longue date de la prévention du VIH et du droit des personnes trans a été recruté comme coordinateur du pôle santé. « Je suis arrivé en plein confinement, explique-t-il. Je n'étais pas à Paris depuis une heure que déjà j'aidais à la distribution de colis alimentaires... »

Réduire la précarité

Car pour les usagers de l'association, ces deux mois ont d'abord rimé avec dénuement extrême. La prostitution était devenue quasiment impossible. Et certains de ceux qui perçoivent des allocations les ont vues suspendues faute de pouvoir renouveler leurs droits. « Officiellement les droits avaient été prolongés, mais bon, le robot de la CAF n'intègre pas forcément cela dans son fonctionnement et certains ont eu leur allocation adulte handicapé ou leur RSA suspendu »,

résume Giovanna Rincon, directrice d'Acceptess-T.

L'association a dû se montrer réactive. « Nous avons d'abord décidé d'utiliser nos financements pour l'aide alimentaire », explique Giovanna. « Même si cela paraissait suicidaire, parce que nos budgets sont très fléchés et que nous n'avons pas de marge de manœuvre. Mais il fallait absolument réduire l'impact de l'épidémie sur notre population déjà frappée par le VIH et très précaire. Quitte à prendre le risque que l'asso disparaisse. » En urgence, les fonds destinés à la prévention du VIH/sida, au loyer du local et aux rémunérations des dix salariés sont donc utilisés pour aider la communauté à survivre. « Sinon comment les filles auraient-elles mangé ? », interroge Giovanna. En parallèle bien sûr, l'association appelle à l'aide. « Notre argument était celui de la santé publique : sans argent nos usagers risquaient de continuer à s'exposer au risque de contracter et transmettre la covid via le travail du sexe. » La Banque alimentaire et la Fondation de France ont heureusement répondu présentes, permettant la distribution de quelque 1.300 colis alimentaires.

Empêcher les expulsions

Le logement est vite apparu comme un autre besoin majeur : en raison de l'impossibilité de payer son loyer mais aussi de la stigmatisation manifestée par le voisinage. « Quand il est interdit de sortir, ceux qui le font deviennent d'un coup très visibles », souligne Giovanna. « Des personnes trans confinées chez des amis, ou simplement chez elles, se sont vues accusées de sortir trop souvent, de continuer à exercer la prostitution au risque de ramener le virus dans un habitat col-

lectif. » L'association a enregistré une quarantaine de personnes expulsées. « J'ai même dû faire une médiation pour une femme qui était régulièrement hébergée dans un appartement en échange d'un peu de ménage. » Les voisins voulaient qu'elle quitte l'immeuble. Et Giovanna d'argumenter au téléphone, à l'oreille de la propriétaire alors entourée de voisins vociférants. « La personne concernée était enfermée dans sa chambre, les voisins avaient pénétré dans l'appartement et tentaient d'obtenir son expulsion ! » Cette situation s'est heureusement apaisée grâce à une propriétaire compréhensive.

Pour parer ces difficultés, l'association a activé son réseau. « Notre stratégie associative mise habituellement sur la visibilité communautaire, avec le confinement nous ne pouvions plus y recourir, explique Giovanna. Alors nous avons mis en place une stratégie de visibilité virtuelle via les réseaux sociaux, des plateformes communautaires. » Et ça marche. Des propriétaires qui étaient partis se confiner en province ont ainsi généreusement prêté leurs appartements. Des dons ont afflué pour permettre d'offrir des nuits d'hôtel.

Un fond d'urgence hébergement de quelque 158 000 € a même été créé avec la participation de la Ville de Paris, d'un laboratoire pharmaceutique, de Santé publique France, de la Fondation de France, de la Fondation Abbé Pierre... « Cet argent a permis de payer des loyers en retard », précise Giovanna. « Nous avons pu aider 100 personnes. »

Lutter pour être visible

Côté santé et prévention, l'équipe a maintenu ses maraudes pendant le confinement afin de dispenser des conseils adaptés à la nouvelle menace, accompagner à l'hôpital les personnes qui en avaient besoin... Elle a découvert avec un certain effroi que de nombreuses personnes malades tentaient de dissimuler leur affection, de crainte d'être rejetées de leur coloc ou de la communauté. « Au moins 200 de nos usagers ont déclaré avoir eu de la fièvre, résume Giovanna. 20 personnes trans ont été hospitalisées, dont 3 en réa (et qui restent avec de graves

séquelles). Deux personnes sont décédées à l'hôpital des conséquences de l'association de la covid et du VIH. »

Au cours des maraudes, les membres d'Acceptess-T ont également découvert, au cœur du Bois de Boulogne, des travailleuses du sexe qui non seulement travaillent là, mais y vivent, dans des cabanes ou des camionnettes, ayant immigré en France depuis dix,



La file active d'Acceptess-T a augmenté de 40 % après le confinement. Dominique Dugay

vingt, trente, quarante ans, toujours sans-papiers et dans la pauvreté la plus totale. Elles ont été installées à l'hôtel en attendant que la situation s'améliore. « Mais ces personnes que nous avons rencontrées pour la première fois ont besoin d'un accompagnement social, observe Giovanna. Cela nous encourage à construire une stratégie de lutte contre la pauvreté de notre communauté. Et tout ce qui s'est déroulé pendant ces derniers mois – notre file active a augmenté de 40 % – va nous servir pour étoffer encore notre plaidoyer. »

Car si l'association a pu se mobiliser autant, Giovanna en est certaine, c'est grâce au travail d'expression, de lutte et de visibilité mené depuis les débuts de l'association par l'ensemble de ses adhérents. « Et c'est la preuve que lorsque les personnes concernées se mobilisent il peut y avoir des avancées. » ● SANDRA MIGNOT



Outils de prévention, les médikits sont désormais enrichis de masques et de gel hydroalcoolique. Dominique Dugay

Acceptess-T (pour Actions concrètes conciliant éducation, prévention, travail, équité, santé et sport pour les transgenres), 39 boulevard Barbès, 01 42 29 23 67, www.acceptess-t.com

L'association a par ailleurs créé un fond d'action social trans (FAST) pour accompagner les personnes durant les périodes les plus dures de leur transition : <https://www.helloasso.com/associations/acceptess-t/formulaires/2/>

LA SOLIDARITÉ ANIME LES LUTTES SOCIALES

Loin des clivages habituels, des citoyens de tous horizons mettent en action, ensemble et sur tous les fronts, leur conscience politique pour tenter de faire barrage aux réformes anti-sociales en cours.

Vous l'avez forcément aperçue ici ou là, dès que l'air vire au rouge : leur banderole est de sortie dans le 18e à chaque rendez-vous militant, piquets de grèves, manifs, rassemblement devant l'hôpital... D'ailleurs, comme fait exprès, le logo a un petit air de famille avec ... le coronavirus ! Rien à voir pourtant... quoique. Le collectif informel « 18e en lutte » ou encore, simplement nommé « l'Interpro », s'est formé l'hiver dernier à l'occasion du mouvement social contre la réforme des retraites. Il a continué sa route au fil des mobilisations sociales qui ont jalonné l'année, l'école, l'hôpital et la santé – avec pour adversaire un autre genre de « virus » : les réformes néolibérales actuelles.

Mobilisés contre les réformes

Qui sont-ils ? Des habitantes et habitants de l'arrondissement issus d'horizons divers, ou qui y travaillent, certains par ailleurs rattachés à des organisations syndicales ou politiques – CGT, CNT, Sud éducation Paris, ATTAC, Cercle Manouchian, France Insoumise, Génération, Parti de gauche, Ensemble, entre autres – et des électrons libres. Leur point

commun : avoir envie d'agir au niveau local contre le package de réformes néolibérales que veut faire passer le gouvernement. Retraites, éducation, santé, chômage, recherche, le collectif se donne rendez-vous dès que quelque chose bouge dans le 18e, pour voir, créer des liens de quartier, une dynamique et des actions communes entre les différents secteurs professionnels, les lieux d'action, les assos.

Cet hiver, ils se sont donné rendez-vous sur les piquets de grève du dépôt de bus Belliard, ont discuté avec les conducteurs et machinistes, soutenu leurs actions militantes par leur présence ou en diffusant des tracts. Ils se sont mobilisés avec (ou en tant que) parents et personnels des écoles en lutte. Ont organisé des départs communs pour les manifs depuis le 18e, s'arrangeant pour garder à tour de rôle les enfants.

Pendant le confinement, les réunions ont continué en virtuel. Déroulé de banderoles aux fenêtres, participation aux distributions alimentaires des Brigades de solidarité populaire (lire notre n° 283). Jusqu'aux

premières manifs de désobéissance, malgré l'interdiction et malgré les amendes, en soutien à l'hôpital public. « *Du fric, du fric, pour l'hôpital public !* », invitant les soignants à participer au collectif, à venir aux réunions, essayant de mobiliser pour les rassemblements devant Bichat, organisant des ateliers de rue de confection de masques.

Carnaval des luttes

A chaque sortie de la banderole rouge et noire, de nouveaux habitants prennent contact, rejoignent la troupe. D'autres, plus méfiants, y compris parmi les grévistes, comme à Bichat, se méfient de ce groupe non identifié – avec la peur de la « récupération politique ». Le collectif d'habitants et travailleurs du 18e revendique pourtant son caractère informel. Pas de ligne univoque, pas de signature collective, pas de représentant. Le but est bien de fédérer, de mobiliser largement et de proposer autre chose : des liens de quartier entre les militants antilibéraux du 18e. AG tous les lundis soirs pour discuter agenda et modes d'action, les locaux varient, parfois prêtés par des organisations amies, parfois dans des cafés.

Au programme de cette rentrée, organiser un grand carnaval des luttes, avec stands, batucada... Et la participation aux manifs des 12 et 17 septembre. « *Pas de retour à l'anormal !* ». ●

MARION BERNARD

Contact : interpro-paris18@lists.riseup.net



SANS-PAPIERS : VIVRE COMME SI LA SITUATION ÉTAIT NORMALE

Ils seraient près de 200 couturiers dans la Goutte d'Or, souvent dans l'économie informelle.

Une distribution de masques, confectionnés par les couturiers de la Goutte d'Or pendant le confinement, a été organisée le 29 mai dernier, à la Maison de la vie associative et citoyenne (MVAC). Amadou Sylla de SOS Casamance et Marie Montolieu du Mrap souhaitaient sensibiliser la population et les autorités à la situation de ces artisans sans-papiers et exercer une pression supplémentaire pour leur régularisation.

On les voit ces hommes, dans les échoppes du quartier, penchés sur leur machine à coudre, serrés les uns contre les autres, ils ne sont pas cachés mais restent invisibles. Mais il a fallu le confinement et la fermeture des boutiques pour qu'ils soient révévés aux habitants. Et leur générosité a fait prendre conscience de leur non-existence juridique.

Ces hommes, jeunes pour la plupart, viennent du Sénégal et du Mali attirés par un « mirage européen », dû au dé-



SOS Casamance

calage considérable de niveau de vie entre l'Europe et l'Afrique. Ils sous-louent à leurs compatriotes une place dans un atelier, environ 250 € par mois, et travaillent à leur compte pour leur propre clientèle africaine de Paris ou d'ailleurs. Ils travaillent beaucoup pour envoyer un maximum d'argent à leur famille au pays mais ils demeurent hors du système français.

A la merci de l'administration

Malgré leurs difficultés ils ne repartent pas et vivent des années sans papiers car les critères de régularisation sont contraignants et interprétables par

la préfecture de police. Peu d'entre eux obtiennent une carte de séjour (depuis dix mois, une centaine de dossiers ont été déposés par le Mrap à la préfecture de police sans résultat à ce jour). Des preuves d'intégration doivent être fournies, notamment la maîtrise de la langue française et une promesse

d'embauche. L'association SOS Casamance s'y emploie en les incitant à s'inscrire aux cours de français et à des formations de couturiers initiées par la Mairie de Paris.

Ainsi Hamady Racine, en France depuis onze ans. Il parle couramment le français, vient d'obtenir l'épreuve pratique du CAP couturier, continue sa formation et espère pouvoir présenter bientôt son dossier.

SOS Casamance les accompagne dans leur processus de régularisation. Un groupe WhatsApp a été créé, auquel sont inscrites plus d'une centaine de personnes. Il permet un partage

d'informations pour aider à la constitution des dossiers et fédérer cette population invisible.

Son président, Amadou Sylla, espère que quelques personnes pourront porter le message et animer le Collectif des sans-papiers de la Goutte d'Or en cours de création à l'initiative du Mrap. « *Nous avons créé un groupe What's App avec tous les apprenants pour qu'ils puissent échanger.* »

Toutefois les signaux donnés par le gouvernement ne présagent pas d'une avancée sur ce terrain, alors que la circulaire Valls de 2012 autorise les régularisations sous certaines conditions que beaucoup de sans-papiers remplissent. En effet, une circulaire n'a pas de valeur contraignante sur l'administration. Même si l'étranger remplit l'ensemble des conditions selon la catégorie de titre de séjour qu'il sollicite, la préfecture pourra refuser sa demande, avec ou sans obligation de quitter le territoire français.

Peu d'entre eux osent rentrer au pays car la pression familiale est très forte et l'exode vers l'Europe se poursuit. Et Hamady Racine de conclure notre entretien, philosophe : « *Je continue à vivre comme si ma situation était normale.* » ●

CATHERINE MASSON

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Marion Bernard, Anne Bouchard, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Sonia Imbert, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrice Markiewicz, Catherine Masson, Sandra Mignot, Aïssatou Ndiaye, Sophie Roux

Photographies et illustrations : Christian Adnin, Garance Corteville, Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux,

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Sophie Roux, secrétaire, Danielle Fournier, secrétaire adjointe Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire 1022 G 82213

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ LE 18^E DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

PAS À PAS, LA PIÉTONNISATION AVANCE

Les abords de certaines écoles piétonnisés, des rues commerçantes barrées et des places de stationnement qui disparaissent : l'espace occupé par la voiture recule.



Jean-Claude N'Diaye

Votre quartier a changé pendant l'été. Outre les bornes jaunes signalant les nouvelles pistes cyclables, d'autres sont apparues coupant des portions de voirie devant les écoles publiques. Huit zones sont concernées : les rues Hermel, Ferdinand Flocon, Cavé, Philippe de Girard, Emile Duployé, de la Guadeloupe, Saint-Luc. Là les bornes devraient être prochainement remplacées par des portes battantes permettant l'accès des secours. La rue Vauvenargues est quant à elle l'objet d'un "apaisement" : des chicanes obligent les véhicules à ralentir.

Les abords de 22 autres établissements scolaires figurent sur une liste complémentaire que la Mairie étudie. « Il s'agit de réduire sensiblement la pollution atmosphérique et sonore en ville », précise Antoine Dupont, adjoint au maire du 18^e, en charge des mobilités, de la voirie et de la transformation de

l'espace public. « Et de se réapproprier une part de l'espace public captée par l'automobile. »

Des pour et des contre

On s'en doute, ces aménagements ne font pas le bonheur de tous, même s'ils sont annoncés depuis au moins un an (lire notre n° 276). Pour preuve, l'agitation qui a animé la réunion publique du 22 juillet organisée par la Mairie dans l'école Cavé. Celle-ci revenait sur les projets de piétonnisation et de modification des sens de circulation dans la Goutte d'Or (mis en œuvre dans la foulée). Les uns réclamant la piétonnisation de leur voie, des commerçants annonçant des pétitions contre la mesure, même si la plupart des riverains s'y montraient favorables.

Côté Montmartre, de nombreux projets sont aussi évoqués. « Là, il faut une réflexion approfondie car

outre l'enjeu environnemental, il y a la question du tourisme, observe Antoine Dupont. Avec la crise sanitaire, le tourisme change. Nous aurons à attirer davantage la population française, francilienne, et à faire venir d'autres types de commerces, par exemple rue de Steinkerque. Cela peut aussi passer par la piétonnisation et un autre aménagement des lieux. »

Montmartre, un enjeu touristique

Quartier Lepic, Stéphane le bistrotiériste de la rue Germain Pilon, a suggéré la fermeture par intermittence des rues Lepic (dans sa partie basse) et des Abbesses (entre les rues Tholozé et des Martyrs), la suppression des stationnements hors livraisons, le développement de contre-étagères... Une pétition forte de 3000 signatures a été transmise à la Mairie avant l'été. Antoine Dupont annonce une réunion de concertation sur ce quartier au premier trimestre 2021 en rapport avec un projet antérieur voté au budget participatif. Rue Androuet, habitants et commerçants ont obtenu l'autorisation d'installer des pots de fleurs (mobiles) qui permettent de fermer le passage en journée. Quant à la rue Lavieuville, théâtre d'un incident cet été – un camion de livraison ayant délibérément foncé sur des terrasses, heureusement vides de consommateurs – habitants et commerçants semblent favorables à la piétonnisation.

Enfin, l'élu annonce qu'une partie des places de stationnement allouées aux terrasses cet été resteront fermées aux voitures. « L'objectif de la mandature est de diviser par deux le nombre de places en surface sur Paris, précise-t-il.

Outre celles qui sont dans les rues fermées aux abords des écoles, d'autres seront réaffectées à la circulation et au stationnement vélos (boxes sécurisés), à des massifs végétaux ou à des terrasses. La Mairie de Paris travaille à modifier les règles d'autorisation et l'encadrement des terrasses. » ●

SANDRA MIGNOT, AVEC ANNE BOUCHARD

LES TOILETTES SONT DE SORTIE LA NUIT ET LE JOUR

Alors que la Mairie de Paris souhaite reprendre la gestion des toilettes publiques, deux expérimentations ont attiré notre attention.



Chaque soir, des toilettes poussent place des Abbesses.

Dominique Duguy

Devant le métro Abbesses un étrange ascenseur sort de terre, tous les soirs à 19h30. Ce sont des toilettes, dont le surgissement est actionné par le gérant du manège au moyen d'une télécommande. Une bonne idée qui n'oublie pas les femmes, chaque genre ayant son entrée spécifique. Le dispositif, baptisé Urilift, a été installé ici par la start-up néerlandaise Pop-up toilet. Pendant la journée, le nombre de buveurs et donc d'envies pressantes est moins important, aussi l'espace est libéré et les toilettes rentrent sous terre au petit matin.

Dans un autre quartier, tout autant fréquenté, un autre système est testé depuis le début

Les "naturinoirs" ont, eux, été installés entre Barbès et La Chapelle.



Danielle Fournier

août : deux "naturinoirs" ont été installés par la société Ecosec sur la promenade urbaine entre Stalingrad et Barbès. Le principe ? « Rien ne se perd, tout se valorise. » L'urine est donc pompée vers un réservoir, vidangé après 10 000 utilisations. Ce – désormais précieux – liquide est ensuite livré à une start-up picarde (Toopi) pour être transformé en engrais. Une petite partie est aussi traitée localement pour fertiliser les plantes qui sont disposées autour de l'édicule.

La partie mécanique est alimentée en électricité par un panneau solaire et le système est annoncé « anti-vandalisme et sans odeur », puisqu'il utilise une roche qui piège ces dernières. Malheureusement, un problème d'approvisionnement électrique a créé un dysfonctionnement, les passants se plaignant de fuites et autres odeurs peu agréables. Sur les conseils du constructeur, le dispositif devrait être déplacé de quelques mètres afin que les panneaux solaires soient mieux exposés. D'autre part, si au bout de quinze jours d'utilisation les plantes étaient encore vivantes certains usagers semblaient avoir pris les urinoirs pour de vulgaires poubelles. Ils sont cependant nettoyés tous les deux jours par une entreprise d'insertion. Dans ce système, pas de place pour les femmes même s'il est vrai que les trottoirs autour du métro La Chapelle sont surtout fréquentés par la gent masculine. ●

DANIELLE FOURNIER

NATURE

LES AILES DE L'ARBRE ET DU PAPILLON

Un arbre originaire de Chine s'est implanté à Barbès. Malgré son odeur peu agréable, l'ailante abrite un hôte original et délicat.

Si vous empruntez la promenade urbaine, entre le débouché de la rue des Islettes et celui de la rue de Chartres, vous pourrez admirer de très beaux arbres, bordant le marché de Barbès et le métro aérien, côté sud et côté nord. Certains d'entre eux portent des grappes de graines ailées, appelées samares, parfois d'une couleur orange du plus bel effet, et tous présentent de grandes feuilles d'un vert brillant, ressemblant à des plumes d'autruche. Ce sont des ailantes, *Ailanthus altissima*, dont les plus colorés sont des femelles, car ces arbres sont dioïques et seules ces

dames portent les graines aéroportées qui se dispersent loin grâce au vent, au grand dam des propriétaires qui voient parfois un arbre s'installer sur leur toit !

Venue de Chine, cette essence fut introduite en Europe par le père d'Incarville, un jésuite mort à Pékin en 1757, qui avait fait parvenir des graines à Bernard de Jussieu, botaniste au Jardin du Roi (actuel Muséum d'histoire naturelle). Le religieux pensait avoir envoyé les semences d'un arbre d'allure similaire, le vernis du Japon (*Toxicodendron vernicifluum*), dont on tirait une laque très réputée au XVIII^e siècle, d'où le nom de faux vernis du Japon parfois attribué à l'ailante.

Variété mutante

Cet arbre n'est plus guère apprécié de nos jours, car on lui reproche l'odeur nauséabonde de ses fleurs mâles (il est parfois surnommé frêne puant !), sa faible longévité en tant qu'arbre d'ornement, la fragilité de son bois très cassant et sa capacité à coloniser



Jean-Claude Nélige

toute sorte de milieu, via ses graines et ses drageons, au détriment des espèces indigènes.

Ses fleurs mâles sont pourtant très mellifères et régaleront les abeilles au printemps, même si leur odeur particulière se retrouve un peu dans le miel récolté, que l'on ne peut vendre pur. L'arbre nourrit également la chenille d'un papillon chinois, le bombyx de l'ailante (*Samia cynthia*), qui se métamorphose dans un cocon de soie, toujours exploitée en Asie. Ce papillon fut introduit en France en 1855 par l'entomologiste Guérin-Ménéville, pour tenter de pallier la disparition du ver à soie « officiel » (chenille du bombyx du mûrier), alors décimé par la pébrine, maladie causée par un champignon (*Nosema bombycis*), qui sera heureusement éradiquée par Louis Pasteur.

Même si son élevage a été abandonné depuis longtemps, le bombyx de l'ailante survit à Paris et se présente même sous la forme d'une variété mutante typiquement parigote, dont les cocons brillent parfois au bout des branches de son arbre hôte.

Donc, si en été vous voyez un grand papillon ressemblant à une petite chauve-souris (il peut atteindre 13 cm d'envergure !), volant nuitamment autour d'un réverbère, vous aurez probablement à faire à *Samia cynthia* qui arbore une magnifique livrée brune-orangée.

Alors, ouvrez grand vos yeux lors de vos balades vespérales car, sous forme d'arbre ou de papillon, l'Asie est au coin de la rue ! ● JACKY LIBAUD

COMPARUTION IMMÉDIATE

“En quoi l'incarcération pourrait-elle améliorer monsieur ?”

Menaces de mort, rébellion et outrage à agent ont amené Alexandre* dans un box du tribunal correctionnel de Paris.

Fils de pute, allez niquer vos mères, je suis pas un PD moi», énumère calmement le président de la 23^e chambre du tribunal judiciaire, lisant le rapport de police qu'il a sous les yeux. « Le 17 août 2020, en gare du Nord, trois policiers ont aperçu un individu aux mains de deux agents de la sûreté ferroviaire, qui avaient du mal à le maintenir debout. Vous vociférez. Quand on vous a demandé de poser votre bouteille de bière, vous l'avez jetée dans les tibias du brigadier. » Trois fonctionnaires en tenue sont présents. Ils se sont portés partie civile.

« Je vais vous crever un par un, on va revenir à sept et on va faire péter une bombe, mais ce ne sera pas une bombe à 10€ », c'est bien ce qu'il vous a dit ? » leur demande le juge.

Alexandre, 20 ans, comparait donc pour menaces de mort, rébellion et outrage sur personnes dépositaires de l'ordre public. Des menaces ? Il ne s'en rappelle pas. « Je me suis énervé parce qu'ils ont touché mes parties intimes. » A présent calme et droit, on peine à l'imaginer résistant au contrôle engendré par l'absence de masque sur son visage ou s'énerver au point d'être amené au sol, menotté et embarqué en garde à vue. Même attitude au poste, où un dépistage au cannabis s'est avéré positif. « La justice je les prends je les retourne... » Le juge marque une pause, petit regard en biais vers le prévenu, soupire, il continue sa lecture : « Je m'en

bats les couilles de ton papier, amenez-moi à Fresnes direct. » Au casier d'Alexandre figurent déjà plusieurs condamnations : extorsion, port d'arme, outrage et agression sexuelle. Le président du tribunal parcourt les feuillets de l'enquête sociale. Domicilié chez sa mère, le jeune homme s'est enfui à la suite d'une altercation avec son beau-père. Il reconnaît son addiction à l'alcool et au cannabis. D'ailleurs, il doit entrer en cure de désintoxication dans cinq jours.

« Vous ne travaillez pas ? Qu'avez-vous fait comme études ? » « L'IME** ». Le juge et ses assesseurs échangent quelques regards gênés. Alexandre bénéficie d'un traitement antipsychotique. « Vous mélangez avec l'alcool et le cannabis ? » Aucun risque. « Les médocs je les prends pas. » L'avocat se lève et interroge à son tour : « Savez-vous pourquoi

vous êtes sous curatelle ? » « Parce que j'ai du mal à écrire. » « Pensez-vous que vous êtes aussi intelligent que les autres ? » La réponse est sans ambiguïté : « Non. »

Le procureur se dit frappé par la froideur du mis en cause, sa distance par rapport aux faits. « Alcool et drogue ne sont en rien des circonstances atténuantes. » Il rappelle que l'homme est mis à l'épreuve jusqu'en novembre 2021, avec une obligation de soins et de travail. « Le cadre est là, il doit se prendre en charge. » Trois mois ferme sont requis. « Vous avez compris ce qui est demandé ? » interroge le juge. Alexandre hoche la tête. Son avocat plaide l'intelligence limitée, « peut-être congénitale puisque son père était déjà handicapé. » Doit-on le considérer comme pénalement responsable, peut-on évoquer une abolition du discernement ?

« Difficile sans avis médical... Mais l'incarcération me paraîtrait totalement contre-productive. En quoi pourrait-elle améliorer monsieur ? » Le défenseur réclame une peine sans mandat de dépôt. « La justice a tout un arsenal de mesures à disposition pour que cette fois-ci soit la dernière. Quant aux policiers, bien sûr, ils ne sont pas là pour se faire insulter. Mais ce n'était somme toute que l'idiot du village qui s'est énervé et qu'on aurait toléré autrefois. » L'affaire est renvoyée pour qu'une expertise psychiatrique soit réalisée. En attendant, Alexandre est sous contrôle judiciaire et devra pointer chaque semaine au commissariat. A suivre.

SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

** Les instituts médico-éducatifs accueillent les élèves atteints d'une déficience intellectuelle.

AGENDA

Conseil d'arrondissement

Conseil de rentrée le lundi 21 septembre à 18 h 30 en mairie.

Brocantes et vide-greniers

Quartier Pajol-Torcy
Organisé par les écoles Pajol et Torcy pour faire se rencontrer les habitants et financer des projets des deux écoles. Le samedi 19 septembre de 9h30 à 19h sur l'esplanade Nathalie Sarraute.

Village Clignancourt

L'association organise un « vide-grenier masqué » autour du square Sainte-Hélène le dimanche 4 octobre.

SAMEDI 5 SEPTEMBRE

Rencontrer les associations

Le traditionnel forum annuel des associations et du temps libre pour connaître les associations du 18^e et peut-être s'engager avec elles. De 10h à 18h au gymnase Micheline Ostermeyer sur l'esplanade Nathalie Sarraute.

DU MERCREDI 6

AU DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

Ateliers de création artistique

L'association Esquisses ouvre ses ateliers aux enfants et aux adultes, pour la création d'une fresque qui ornara le mur de la bibliothèque de la Goutte d'Or, côté boulevard de La Chapelle. Gratuit sur inscription : esquisses.contact@gmail.com ou 07 82 89 05 63.

MERCREDI 9 SEPTEMBRE

Quartier Libre

Les déjeuners du restaurant associatif du 4C ouvrent désormais chaque mercredi en plus des jeudis et vendredis. Plats du jour sains et savoureux à tous petits prix. À midi 9 rue de la Charbonnière.

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

La Bonne Tambouille

Le rendez-vous traditionnel gourmand et festif avec petit marché et animations sur la place Mac Orlan de 9h à 13h.

UNE RENTRÉE PAS COMME LES AUTRES POUR LES SPORTS DE CONTACT

Focus sur trois activités qui se déroulent en espace clos, la boxe, le karaté et la gymnastique. Malgré les incertitudes, les trois associations se préparent à la reprise, avec masque obligatoire pour certains.



Photo d'archive, les petits sportifs de l'association Graines de boxeurs golden boys, en mars 2016.

maines de la rentrée, on travaillera la gestuelle et la technique en limitant les contacts. Ça permettra de se remettre dans le bain, aucun entraînement n'ayant eu lieu cet été.

Les séances devraient reprendre tout début septembre au gymnase Bertrand Dauvin, porte de Clignancourt, et au gymnase Ney, porte Montmartre. Et d'assurer: «Oui, on peut boxer et faire de la corde à sauter avec un masque.» «Si la mairie nous impose de nouvelles restrictions, nous essaierons d'organiser des séances à l'extérieur», prévoit Raouf Rezgui. Un moindre mal mais qui nécessitera sans doute de revoir toute l'organisation des entraînements, pour la boxe comme pour d'autres sports d'intérieur. ● FLORIANNE FINET

Masque ou pas masque? Les 4 m² autour de chaque sportif sont-ils impératifs? A quelques jours de la rentrée, bon nombre de responsables de clubs sportifs étaient encore dans l'attente des consignes du ministère des Sports et de leurs fédérations. Le protocole sanitaire destiné aux écoles pour éviter une reprise de l'épidémie pourrait donner quelques indications sur les règles applicables aux enfants et adolescents. En attendant, les associations se débrouillent.

«Si tout va bien, nous devrions ouvrir d'ici la mi-septembre», espère Lorca Mulet, salariée du club de gymnastique L'Ancienne de Paris, implanté au gymnase Ronsard, au pied de la butte Montmartre. La structure compte 230 adhérents, filles et garçons, dont une trentaine d'adultes, qui sont encadrés par quatre monitrices.

«Nous avons la chance d'avoir un grand gymnase - 20 x 30 m -, donc le respect de la distanciation physique ne devrait pas être trop compliqué. Il faudra surtout aménager les entrées et les

sorties». Les groupes devraient être limités à dix athlètes.

En revanche, la fédération de gymnastique déconseille de désinfecter trop souvent le matériel, notamment les barres asymétriques ou parallèles, au risque de l'abîmer. Le lavage des mains avant et après chaque passage sera privilégié.

Fini les séances de cardio

Au club de remise en forme Do-In Sport, rue de La Chapelle, autre espace clos ayant une ventilation naturelle limitée, le choix a été fait d'adapter la palette d'activités pour limiter les risques de propagation du virus. Et ce depuis fin juin. Plus de séances très intenses de fitness qui génèrent des essoufflements comme le step ou le tabata. Laurent Thuilliez, président de l'association, compte garder les délimitations de 4 m² inscrites sur le tatami pour éviter les contacts rapprochés entre adhérents. Et aussi rassurer les sportifs.

Pas d'entraînement d'aïkido «à main nue» non plus pour le moment, les armes comme les bâtons étant préférés pour maintenir un minimum

de distance. Les cours d'arts martiaux sont limités à une heure, contre une heure trente habituellement. Mais l'incertitude demeure pour les ateliers destinés aux enfants, interrompus depuis le début du confinement (le 16 mars). «L'objectif est de reprendre à partir du 7 septembre, mais nous attendons les consignes de nos fédérations», souligne, prudent, Laurent Thuilliez.

Débat sur le masque

Et pour le port du masque? «Nous attendons les consignes mais les monitrices devront sans doute le porter», avance Lorca Mulet. Au Do-In de La Chapelle, le morceau de tissu était obligatoire fin août uniquement dans les espaces de circulation. Mais cela pourrait changer si le gouvernement durcit sa doctrine en la matière et choisit de l'imposer à tous les athlètes. Plus radical, le fondateur du club de boxe Franthaïfull (une centaine d'adhérents, de 6 à 70 ans, dont la moitié de filles), Raouf Rezgui, avance: «Le masque sera obligatoire pour les adultes comme pour les enfants. Pendant les premières se-

En bref...

LE CENTRE DENTAIRE BAISSÉ LE RIDEAU

Le 51 rue du Poteau accueillera ses derniers patients le 7 septembre. Le centre dentaire sera transformé en immeuble de bureaux. L'Assurance Maladie, gestionnaire du centre, privilégie désormais les grosses structures. Les trois fauteuils de la rue du Poteau n'ont pas pesé lourd face aux treize du nouveau centre, au 96 faubourg du Temple (11^e). Les patients pourront y retrouver leur praticien habituel à partir du 21 septembre. Deux autres cabinets, dans les 9^e et 13^e arrondissements, mettent également la clé sous la porte. L'établissement bellevillois, consacré jusqu'à présent aux soins d'orthodontie, va s'équiper, outre les cabinets dentaires, d'un service de radiologie et d'un département de chirurgie flambant neuf. Un progrès technique qui se fait un peu au détriment de la proximité. MONIQUE LOUBESKI

LE NETTOYAGE DE LA PLANÈTE PASSE PAR LE 18^E

Les 19 et 20 septembre prochains, le monde entier sera à l'unisson pour le «World clean up day» ou les journées du grand nettoyage.

Dans le 18^e et alentour, différentes initiatives ont été lancées par des citoyens, associations et collectifs, qui s'engageront à cette occasion. Ainsi, l'association Canopy propose un «clean up convivial arty», autour du quartier Pajol, pour faire prendre conscience que la lutte contre les incivilités urbaines et l'environnement sont «l'affaire de tous». Fin août, plus de 50 personnes s'étaient déjà annoncées - dont des étudiants éco-délégués et les salariés d'une entreprise -, prêtes à écumer le quartier en quête du moindre déchet, munis de sacs, pinces et gilets. Sans oublier des gants et du gel hydro-alcoolique. L'opération devrait se terminer en fin d'après-midi par la création de tags eco-friendly. Autre exemple: l'association Sea cleaners organise un événement pour la première fois à Paris à partir de Stalingrad et autour du canal Saint-



Martin, sur la thématique de l'eau. Il s'agit de montrer que la pollution des mers et des océans peut partir de la ville. Enfin, une opération citoyenne semble se mettre en place depuis Facebook, autour de la rue Paul Albert. ● SOPHIE ROUX

Pour en savoir plus, repérer toutes les initiatives dans votre quartier et éventuellement inscrire votre événement à l'agenda, rendez-vous sur le site worldcleanupday.fr, qui répertorie toutes les initiatives.

LES MANDATS DES NOUVEAUX ÉLUS

Le premier conseil d'arrondissement de la mandature 2020-2026 s'est réuni le 11 juillet. Eric Lejoindre a ainsi été élu maire pour un deuxième mandat consécutif. Voici la liste des élus et de leurs délégations pour le 18^e arrondissement.

Maya Akkari*: politique de la ville et centres sociaux
Pierre-Yvain Arnaud (adjoint au maire): solidarités et hébergement d'urgence
Frédéric Badina-Serpette*: propreté de l'espace public, réemploi et économie circulaire
Léa Balage El Mariky (adjointe au maire): vie associative, alimentation durable, circuits courts et repas scolaires
Victoria Barigant (adjointe au maire): petite enfance, familles et droits de l'enfant
Nadia Benakli (adjointe au maire): personnes en situation de handicap, accessibilité universelle et accès au numérique pour tous
Fanny Bénard (adjointe au maire): participation citoyenne, concertation sur les projets d'aménagements

et la mise en œuvre du budget participatif
Gérald Briant (adjoint au maire): services publics et municipalisation de la restauration scolaire
Anne-Claire Boux**: plan climat
Ian Brossat**: tourisme
Marie-Laure Casier: égalité femme-homme et lutte contre les discriminations
Thierry Cayet: mise en œuvre de la politique zéro déchet
Pierre Chaulet: tranquillité résidentielle
Kadiatou Coulibaly: accès aux droits
Jean-Philippe Daviaud*: commerce, artisanat et Europe
Antoine Dupont (adjoint au maire): mobilité, voirie et transformation de l'espace public
Afaf Gabelotaud**: relations métropolitaines
Jacques Galvani**: attractivité
Christophe Girard*: patrimoine et dénominations
Barbara Gomès*: innovations numériques

socialement responsables
Mario Gonzalez (adjoint au maire): urbanisme et logement
Kévin Havet (adjoint au maire): sécurité, police municipale et vie nocturne
Ayodele Ikuesan (adjointe au maire): santé et réduction des risques
Manal Khallouk: animation locale et actions de sensibilisation
Ariel Lellouche: séniors et solidarités entre les générations
Douchka Markovic*: condition animale
Gilles Ménède (adjoint au maire): espaces verts et affaires funéraires, nature en ville, végétalisation de l'espace public

Emile Meunier*: économie sociale et solidaire
Dieudonné Ngomoum: vie locale
Danièle Prémel (adjointe): éducation populaire, mémoire et monde combattant
Sylvie Pulido: agriculture urbaine et biodiversité
Sarah Proust (première adjointe): jeunesse, prévention, protection de l'enfance et parentalité
Carine Rolland**: affaires scolaires et ville du quart d'heure
Gabrielle Siry Houari (adjointe au maire): développement économique, emploi et formation, enseignement supérieur, recherche et vie étudiante

Anzoumane Sissoko (adjoint au maire du 18^e): solidarités internationales et parcours d'accueil
Violaine Trajan (adjointe au maire): culture
Mams Yaffa (adjointe au maire): sports et Jeux Olympiques & Paralympiques

* Élus conseillers d'arrondissement et également membres du Conseil de Paris (en plus des 5 élus adjoints d'Anne Hidalgo).
 ** 5 adjoints nommés auprès d'Anne Hidalgo (détails dans notre n° 284)

Liste complète des élus du 18^e à retrouver sur le site: <https://www.mairie18.paris.fr/actualites/la-nouvelle-equipe-municipale-916>

Carine Rolland nommée adjointe à la Culture auprès d'Anne Hidalgo

Carine Rolland ajoute une nouvelle délégation à son portefeuille d'adjointe à la maire de Paris, en charge de «la ville du quart d'heure» (lire notre numéro 284): elle est désormais également l'élue parisienne en charge de la culture. Elle avait auparavant été adjointe à la culture du maire du 18^e, Daniel Vaillant puis d'Eric Lejoindre, lors des deux précédents mandats. Elle a pris la suite de Christophe Girard, qui a démissionné de ce poste le 23 juillet et est désormais «en retrait» du Conseil de Paris. S.R.

AGENDA

SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 SEPTEMBRE

Fête des jardins
 Le programme est en cours de construction dans les jardins publics et les jardins partagés du 18^e. Des activités annoncées au Jardin d'Éole: végétaliser un pied d'arbre, jardiner sans pesticide, fabriquer un nichoir, reconnaître les essences d'arbres... 20 rue du Département et dans d'autres jardins du 18^e. Plus de précisions: paris.fr

DIMANCHE 13 SEPTEMBRE

Lire et faire lire
 Atelier gratuit de fabrication de tampons végétaux à partir de 4 ans de 15 h à 16 h, suivi du lancement avec dédicace du livre Cuisine des bois et forêts. À La Régulière, 43 rue Myrha.

SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 SEPTEMBRE

Journées du patrimoine
 Visites guidées de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Montmartre avec un récital d'orgue le samedi, et de Saint-Bernard-de-la-Chapelle, ses deux grands retables en bas-relief de Geoffroy-Dechaume, son orgue de Cavallé-Coll classé aux Monuments historiques, de 14 h à 16 h le samedi et de 17 h à 18 h le dimanche.

Danse sur les rails

Huitième édition de ce festival organisé par les Jardins du Ruisseau sur les rails de la petite ceinture. Thème de l'année: Tranches en danse avec des danses de tous les continents. Entrée 110 bis rue du Ruisseau.

SAMEDI 26 SEPTEMBRE

Chants du Nil au square Léon
 L'association Pièces à emporter propose un spectacle conçu par les membres de l'Atelier des artistes en exil. Nouraddeen Youssif au chant, Hamza Boussaoula à la guitare et Basil Kamal Bushra Hassan aux percus interprètent des chants issus de différentes régions et ethnies du Soudan. 17 h 30. Accès libre.

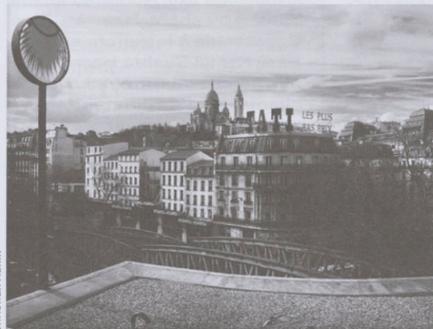
SAMEDI 3 OCTOBRE

Nuit blanche
 Celle des enfants, une particularité du 18^e, débutera à 19 h à la mairie d'arrondissement. Programme en construction; plus de précision sur le site de la mairie.

QUATRE LETTRES S'ÉTEIGNENT AU CARREFOUR BARBÈS

Difficile à croire et pourtant... le magasin emblématique de la marque au vichy rose et aux lettres bleues devrait fermer définitivement ses portes à la fin de l'année.

L'annonce est tombée début juillet : le groupe GPG, présidé par Philippe Ginestet, liquide l'ensemble des magasins Tati, repris par l'enseigne GiFi en 2019, y compris le vaisseau amiral du 18e, alors qu'il avait assuré vouloir le conserver. Seules restent à Barbès, Tati Mariage et Tati Destockage... jusqu'à quand ? La direction invoque les grèves de décembre 2019 et la crise sanitaire qui auraient entraîné « une baisse de 60 % de ses ventes entre le 1^{er} octobre 2019 et le 31 mai 2020 par rapport à la même période de l'année précédente ». Version contestée par la fédération CGT



Le magasin principal Tati photographié depuis la terrasse du cinéma le Louxor.

du commerce et des services qui rappelle, dans un communiqué, qu'en 2017, Philippe Ginestet avait présenté devant le tribunal de Bobigny un plan prétendant sauvegarder 1 428 emplois et reprenant, contraint et forcé, le magasin de Barbès. A l'époque, la CGT avait alerté sur le manque de stratégie et d'investissement du projet.

Priorité à l'emploi

En 2019, un premier plan de sauvegarde de l'emploi (PSE) a supprimé 188 postes et la quasi-totalité des magasins sont passés sous enseigne GiFi. Les grèves et le coronavirus sont un « piètre prétexte » pour un bilan désastreux, insiste le syndicat.

Le sort des 34 salariés est en négociation, dans le cadre d'un nouveau PSE. « L'emploi est la priorité et les reclassements sont préférés aux primes de fin de carrière, notamment pour les vendeuses proches de la retraite et ayant beaucoup d'ancienneté » précise Céline Carlen, responsable de l'union syndicale CGT Commerce de Paris. Des congés de transition, plus longs, seront proposés pour atteindre l'âge de départ. Des formations seront mises en place car les salariés ont une compétence quasi exclusive dans le textile et les magasins GiFi sont spécialisés dans les objets de décoration, la vaisselle, etc., dont la présentation et la vente sont très différentes de celles acquises chez Tati. Parmi les salariés repris par GiFi, beaucoup n'avaient pas pu rester. Les reclassements devraient se faire par petits groupes, afin de conserver des collectifs de travail et de ne pas isoler des personnes déjà fragilisées.

Dans le collimateur

Même si elle n'a aucun pouvoir juridique pour intervenir, la Mairie de Paris suit de près cette affaire. « Paris rappellera toujours aux entreprises leurs responsabilités envers leurs employés.e.s » a twitté Afaf Gabelotaud, adjointe chargée des entreprises, de l'emploi et du développement économique. Elle a toutefois rappelé que si le groupe GPG « ne respecte pas ses engagements... la municipalité lui refusera toute demande d'autorisation nécessaire [pour des projets] dont la Mairie a le pouvoir. » L'élu.e a également conseillé à la direction du groupe de mettre en place un accompagnement psychologique et personnalisé pour les employés de plus de 50 ans. ●

Une saga familiale*

Le premier magasin Tati a ouvert à l'angle des rues de Steinkerque et d'Orsel en 1948. Les fondateurs : Jules Ouaki et sa femme Eleonore Tarnay. Lui, un juif originaire de Tunisie et fraîchement débarqué à Paris après avoir servi dans les Forces navales françaises libres. Elle, fille de réfugiés hongrois immigrés dans les années 1920. Les débuts ne sont pas simples. Les tickets de rationnement textiles ont encore cours et la boutique est installée au cœur du marché Saint-Pierre. La concurrence est rude. Au début des années 1950, Barbès est en pleine transformation et attire depuis des décennies une population aux revenus modestes venant de toute la France et de l'étranger. L'entrepreneur joue la carte des prix très bas pour des articles qui relèvent essentiellement de la bonneterie et du linge de maison. Pour cela, Jules Ouaki achète cash sa marchandise qu'il dispose en vrac dans des étals. Cette formule libre-service est une première et fait mouche.

L'enseigne se développe et rachète dans les années 1960 boutiques et hôtels du boulevard Rochechouart : la quasi-intégralité des immeubles du n° 2 au n° 30 et du n° 38 au n° 42 lui ont appartenu. Jules Ouaki y installe des rayons supplémentaires et des bureaux, y loge aussi parfois des employés. Le café le Relais de la rue Belhomme lui appartient et même le Louxor. Au début des années 1970, Tati possède 3 000 m² de boutiques. En 1983, Jules Ouaki meurt et laisse une entreprise familiale de 1 200 employés au chiffre d'affaires de 1 milliard de francs. 30 000 à 40 000 clients se bousculent quotidiennement devant les bacs du boulevard. NADIA DJABALI

* Extraits de l'article *Tati, c'est fini ?* paru dans notre numéro 248.

FÊTE DE LA GOUTTE D'OR

CONCERTS, JAR DINAGE ET PONEY AU MENU

Repoussée à cause de la covid-19, la fête de la Goutte d'Or aura bien lieu fin septembre dans le square Léon et autres lieux avoisinants.

Six artistes en deux jours. Malgré son format resserré, la 35^e édition de la fête de la Goutte d'Or proposera les 25 et 26 septembre une riche programmation musicale aux habitants du quartier. C'est la crise sanitaire qui a obligé la soixantaine d'associations organisatrices à décaler cet événement incontournable, organisé habituellement en juin.

Au menu de la soirée du vendredi 25 septembre, à partir de 19 h 30, Demba Tendia (world music, afrobeat), Fanny Polly (rap)

LE LMP, ENFIN DANS SES MURS !

Le seul théâtre de ce quartier populaire va pouvoir vivre plus sereinement et l'équipe qui l'anime continue à se consacrer à la découverte de nouveaux talents.

La décision était très attendue : la Ville de Paris a préempté l'immeuble où le théâtre s'est installé, en 1968. Il était à nouveau menacé par la mise en vente des bâtiments des 35 et 37 de la rue Léon par le propriétaire, la holding luxembourgeoise Zaka. Les crises ont été nombreuses, depuis dix ans et en particulier depuis que la compagnie Graines de soleil a repris, en 2014 la gestion du théâtre et en assure la programmation (lire notre numéro de février 2018). « C'est un succès collégial de l'équipe qui nous comble de plaisir et aussi de fierté » se réjouit Julien Favart, comédien et metteur en scène, directeur du LMP. « Nous avons beaucoup d'ambition, de projets pour le théâtre, la Mairie connaît notre travail et l'apprécie. » En effet, en annonçant la préemption, la Ville de Paris, représentée par Christophe Girard, alors adjoint chargé de la culture, et Ian Brossat, adjoint en charge du logement, accompagnés d'Eric Lejoindre, maire du 18e, ont souligné souhaiter s'engager « pleinement aux côtés des acteurs culturels pour sauvegarder ce bâtiment historique qu'est le Lavoir



L'équipe du Lavoir Moderne Parisien en février 2018.

Moderne et maintenir son ambition culturelle. » En avril dernier, Anne-Claire Boux, candidate EELV dans l'arrondissement et désormais adjointe chargée de la politique de la ville avait à nouveau proposé cette solution pour « préserver ce lieu de quartier et qu'il garde son âme ».

Toujours avancer

Cet ancien lavoir construit en 1850 et décrit par Emile Zola dans *L'Assommoir*, a besoin de travaux d'isolation thermique car « parfois l'hiver, il fait plus froid dedans que dehors », plaisante Julien Favart. Ils devraient s'élever à environ un million d'euros mais permettraient d'utiliser davantage le lieu, notamment pour d'autres événements.

Un bailleur social devrait être désigné propriétaire des immeubles, le LMP devenant locataire.

Des logements sociaux vont être construits dans une autre partie des bâtiments.

Il reste à concevoir un statut juridique pour le théâtre afin de préciser ses relations avec la Mairie. Des discussions sont en cours mais la situation sanitaire et les contraintes qui s'appliquent aux lieux culturels compliquent les rencontres... Des difficultés fortement ressenties par ce petit théâtre de 70 places pendant le confinement et qui pourraient se prolonger si les mesures de distanciation sont remises en vigueur dans les zones rouges !

Pour le moment, l'équipe de Graines de soleil se concentre sur la

nouvelle saison car, selon le directeur, les travaux ne devraient pas commencer avant un an puis, sous la conduite du bailleur social choisi, s'étaler sur une année encore. La programmation du premier semestre 2020-2021 est en ligne : comme toujours, des « pépites », un soutien à de jeunes compagnies de talent, un souci de qualité. La saison s'ouvre le 17 septembre avec Lazare, pour une carte blanche autour des textes et chansons composées pour sa dernière trilogie théâtrale. N'hésitez pas à aller faire un tour sur le site ou la page Facebook! ●

ANNIE KATZ

Lavoir Moderne Parisien, 35 rue Léon, métro Château Rouge, 01 46 06 08 05, lavoirmoderneparisien.com



DES PETITS NOUVEAUX A JESSAINT

Les lapins installés dans la petite ferme du square Alain Bashung s'y sentent tellement bien qu'ils ont donné naissance à une portée. Une grande première pour le projet installé à la Goutte d'Or depuis deux ans et géré par les Fermiers de la Francilienne.

Plus d'informations : www.gouttedorenfete.org

LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER...

...C'est d'avoir des pieds en bon état. Tous les mercredis après-midi, des soins de pédicure sont prodigués aux usagers du square Jessaint, jardin d'insertion géré par Emmaüs à la sortie du métro La Chapelle.



Jean-Claude N'diaye

gens ne sentent pas leurs pieds d'où l'aggravation de leur état». La seule réponse médicale apportée à l'époque étant « la distribution de méthadone », il se dit alors qu'« il faut faire quelque chose, il faut faire plus que distribuer du café et du thé et de l'accueil » parce que « si on vous touche [lorsque vos pieds vous font souffrir], vous montez en flèche » et que « quand les usagers ne sont pas entendus dans les structures, les corps parlent ».

Il prend des photos de pieds avec des ongles incarnés non soignés, des crevasses « de chaussettes collées à la peau » et les présente lors d'une réunion avec la DDASS (direction départementale de l'action sanitaire et sociale). Devant la stupeur générale et la prise de conscience, il présente un projet aux écoles de podologie. Mais celles-ci refusent de soigner « des usagers de drogue en raison de l'hygiène, des maladies qu'ils peuvent avoir comme le VIH ou les hépatites et leur comportement parfois violent » sans parler de « l'indifférence du corps médical devant les douleurs et les pathologies des pieds de ces personnes car "si tu es toxicomane il est normal de souffrir" ».

Un podologue heureux

Alberto prend alors « la décision de faire le travail lui-même avec la permission de la DDASS et d'ouvrir un premier atelier à l'association Charonne puis dans le même temps un deuxième avec Emmaüs ». Il commence un peu « à tâtons et développe petit à petit une technique en se formant dans des livres et en pratiquant ». Très vite, en les soignant, il constate que « les gens récupèrent en dignité ». « Ce sont ensuite les usagers eux-mêmes qui ont demandé la présence d'un podologue et c'est ainsi que les podologues ont commencé* à collaborer avec Emmaüs. »

Maintenant à la retraite, Alberto a repris les ateliers au square Jessaint, il y a quelques mois. Il « adore » et continue de développer « un bon regard, une bonne écoute, un bon toucher » et d'apprendre à « mieux connaître l'être humain ». Il dit qu'il est « comme un psychanalyste auquel les gens racontent tout et avec qui il crée des liens ». Mais il se souvient toujours avec émotion de Petit George, son premier « client », « la plus belle histoire de ma vie. Après une séance de soin, il pouvait remarquer et il a fait le tour de Paris ». ● SYLVIE CHATELIN

Alberto est le mercredi au square Jessaint et le mardi au square Saint-Laurent, autre jardin géré par Emmaüs près de la gare de l'Est.

* depuis les écoles de podologie ont effectivement revu leur copie et ont noué des partenariats avec Emmaüs, l'Armée du Salut ou encore la Croix-Rouge.

Armé de sa bassine d'eau chaude, de son coupe-ongles, de ses limes et de ses lames, Alberto Torres Ramirez enlève callosités, corne, durillons et soigne des pieds durement maltraités. Le tout à l'air libre du square Jessaint. Une callosité qui s'épaissit peut « devenir comme un petit caillou sous le pied et être extrêmement douloureuse », pour des personnes à la rue, toujours en mouvement et qui ne retirent jamais leurs chaussures, pas même la nuit, de peur de se les faire voler.

Un long chemin

Alberto a été chef de service de STEP/EGO (programme d'échange de seringues boulevard de La Chapelle) pendant une quinzaine d'années. Le monde de la toxicomanie et des personnes en précarité sociale et sanitaire, il connaît. Dans les années 1985-1990, il voit les usagers de drogue « avec des pieds dans un état pas possible ». La cocaïne et le crack sont de puissants anesthésiants « et les



Jean-Claude N'diaye



UN NOUVEAU PARC... ET UN SPECTACLE

Un nouvel espace vert est accessible aux promeneurs. Le parc Chapelle Charbon, où l'on entre par la rue Croix Moreau s'étend sur trois hectares (il couvrira six hectares et demi une fois achevé). Plus de deux ans de travaux ont été nécessaires pour réaliser ce projet.

Si enfants et promeneurs peuvent aujourd'hui y déambuler, une compagnie de théâtre a été associée dès l'origine à la création de ce parc. Ainsi, MPDA et Alexandra Lacroix présenteront un spectacle conçu sur mesure le jour de l'inauguration du site, le 6 septembre.

« Persées » s'inspire à la fois du proche et du lointain. Alexandra Lacroix travaille régulièrement avec les migrants hébergés porte de La Chapelle. Elle les a écoutés, a recueilli leurs récits. Dans son esprit a germé l'idée d'un spectacle balançant entre Orient et Occident, entre passé fantasmé et présent brutal, entre poésie et témoignages. En alternance, le public entendra les mélodies persanes de Camille Saint-Saëns, les poèmes d'Armand Renaud et les fragments de vie des exilés.

« Persées » a été conçu pour être interprété par trois artistes : une comédienne iranienne, Mina Kavani, un ténor, François Rougier et Christelle Séry à la guitare électrique. Chacun à sa manière évoquera la Perse fantasmée et l'Iran contemporain. Représentation gratuite le dimanche 6 septembre à 16h 30. M.L.

DOUBLE PROJET POUR LE BOIS DORMOY

Le Bois Dormoy va s'agrandir d'environ 500 m² et diversifier ses activités pour plus d'ouverture sur le quartier de La Chapelle.

Le Bois Dormoy, c'est cette petite enclave boisée (1 500 m² actuellement) située cité de La Chapelle, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises dans nos pages. Vouée à être remplacée par un Ehpad et une crèche, la parcelle était mitoyenne d'un immeuble fortement dégradé. Alertée par l'association qui gère le site, la direction des espaces verts (DEVE) a démolit l'immeuble mitoyen qui se dégradait et dont des pierres tombaient dans le jardin. Le chantier s'est achevé le 26 juin 2020. L'enclave peut donc se développer...

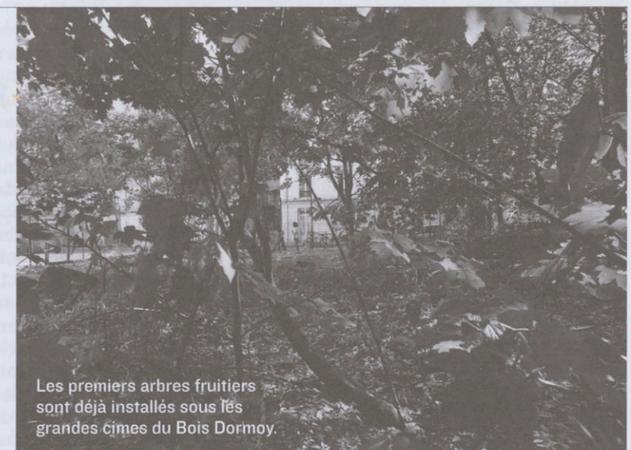
Un premier projet vise à construire une serre sur le nouvel espace libéré. L'idée émane d'une rencontre avec Pépins production, une association « dont l'objectif est d'accompagner de manière responsable le processus de végétalisation en ville au tout début du cycle de la plante » et qui dispose déjà de quatre pépinières à Paris. Au Bois Dormoy, une serre-pépinière permettrait de produire localement des plantes de qualité pour son propre usage ainsi que pour les autres acteurs de la végétalisation du quartier, voire, pourquoi pas, pour les particuliers.

Une forêt qui se mange

Un deuxième projet, déjà soumis à la Mairie, est proposé par Dominique Lot, paysagiste et adhérente du Bois Dormoy. Il s'agirait de profiter de la présence des arbres et de créer une forêt-jardin, une forêt comestible. Inspirés des pratiques des paysans des ré-

gions tropicales, la forêt-jardin ou agroforesterie associe arbres et cultures et constitue un cercle vertueux. Il s'agit de reformer un écosystème forestier où les arbres reconstituent le sol et où l'humus, ainsi enrichi, permet la culture de plantes potagères. La Mairie est « assez séduite » par ce projet qui conserve le caractère boisé de la parcelle et qui serait l'occasion de proposer des activités liées à l'écologie urbaine ouvertes à tous.

Comme le souligne Odile de Plas, actuelle présidente du Bois, ces deux projets novateurs « mettraient le Bois Dormoy au carrefour des intervenants jardins du 18e (Jardins partagés, Vergers urbains...) » avec l'organisation d'ateliers et d'animations ouverts au grand public. Ils répondraient



Les premiers arbres fruitiers sont déjà installés sous les grandes cimes du Bois Dormoy.

Jean-Claude N'diaye

en cela à la demande formulée il y a un an par Pénélope Komités, alors adjointe à la Mairie de Paris chargée des espaces verts, « qu'un grand espace comme le Bois ne soit pas réservé à un petit nombre et soit ouvert, hiver comme été, au public ». ● SYLVIE CHATELIN



FAÇADES STREET ART

Offrez-lui votre devanture, Mast Cora la décore de son coup de bombe graphique et coloré. Seule condition : lui laisser libre inspiration. L'artiste tatoueur (originaire de Lille) a quitté la boutique Bleu noir pour s'installer dans son propre espace, 4 rue Androuet, il y a un an. Et en cette fin d'été, celui qui réalise un tatouage par jour (dessin et application comprise) a entrepris de laisser sa trace dans le quartier façon street art. Outre son propre atelier (où il expose également ses toiles), plusieurs façades rue Durantin et rue des Trois Frères ont déjà bénéficié de son talent. Venez les admirer en vrai et en couleur ! S.M.

Coup de fourchette LES BRUNCHS VEGANS D'URBAN GREENER



A peine un mois avant le confinement, une nouvelle offre de cuisine végétale a été proposée à Montmartre. Le calendrier pouvait difficilement être plus inopportun. Faute de touristes, la réouverture fut cantonnée aux week-ends d'été, et la carte réduite aux desserts, tapas du soir et brunchs du déjeuner. Sara-Li, jeune femme-orchestre en charge de tous les domaines sauf la cuisine, a redoublé d'efforts pour informer les 6 000 abonnés que cumulent ses profils Instagram. Résultat : chacun des brunchs affiche aujourd'hui complet. Chez Urban Greener, le cadre est simple, végétal, fait d'objets récupérés et habilement détournés, telles ces caisses de vins assemblées en table basse ou cette branche lustrée. A table, les produits de saison sont à l'honneur, d'abord locaux et bio dans les limites du budget. Servie en une fois, la formule plaît. Au menu, un mousseux gaspacho accompagne pain ou pancake surmonté d'une préparation de soja (fromage aux herbes ou tofu brouillé). L'assiette, gourmande et équilibrée, est complétée de ratatouille, légumes crus, légumes lacto-fermentés, graines de courge et germées. La savoureuse recette de pancakes est aussi proposée dans l'assiette sucrée, accompagnée de fruits et de chantilly maison fermée à souhait. Une part de gâteau peut lui être substituée. Enfin un portion de yaourt, fruits et granola complète l'offre sucrée.

AISSATOU NDIAYE

Urban Greener, 30 rue Muller, 09 88 32 54 18, métro Château Rouge, @urbangreener.paris

Brunch 25 € en formule complète et 17 € pour la formule salée ou sucrée, boisson chaude et froide comprise.

UNE ENFANCE À MONTMARTRE

Journaliste, romancière et biographe¹, Dominique de Saint-Pern nous raconte ses jeunes années, écoutées entre les hauteurs de la Butte et les alentours de la mairie du 18e.

L'imposante comédienne Mary Marquet (1,81 m), fait sauter la petite sur ses genoux. Elle lui offrira les volumes de la Bibliothèque rose ayant appartenu à son fils François. La p'tite fée ignore encore le sort tragique du jeune homme mort à Buchenwald. Lucienne Boyer habite là aussi. Une Dominique plus grandette trouva malin de fredonner *Parlez-moi d'amour* lorsque la chanteuse parut à sa fenêtre.

Sa scolarité se déroule sans histoires. D'abord rue du Mont-Cenis, puis rue Hermel. La fillette suit des cours de danse au Studio Wacker, cette école fondée en 1923 par une Russe blanche exilée, au-dessus du magasin de pianos de M. Wacker. Elle s'y rend par le bus 80, prenant le temps de poser devant le miroir déformant installé place Clichy. Une réminiscence olfactive : dans ces lieux mal aérés la sueur se mêle à la poudre appliquée sur les chaussons pour les empêcher de glisser. Et point de douches ! Madame Olga et sa nièce font régner une discipline de fer dans le grand studio. Les pianistes qui accompagnent les entrechats sont souvent des Russes blancs. Il y a aussi le maestro, un Italien ayant fui le fascisme. Il tape aussi souvent le carton avec M. de Saint-Pern au bistrot Chez Manière alors que la petite s'endort sur les banquettes de moleskine. La jeune ballerine, devant auditionner devant Claude Bessy et Jacques Chazot, a perdu tous ses moyens et tout oublié de sa variation.

Lectrice passionnée

A la sortie de l'école, on oublie les chaussons pour enfiler des patins à roulettes. Les terre-pleins de Pigalle sont le terrain de jeu favori de sa bande de copains. Très fiers d'avoir découvert un « passage

secret », un tunnel reliant l'avenue Junot à la rue Lepic. Les jeudis après-midis sont consacrés au cinéma Marcadet-Palace où le directeur avait eu la bonne idée de créer un club Junior avec une séance spéciale à 14 h 30. Les enfants se plaçaient ensuite à rejouer le film entre copains.

La future biographe est une lectrice passionnée. Dans l'appartement familial, les livres sont classés verticalement : en bas les albums jeunesse, en haut les « Série noire » qui vont bientôt captiver Dominique. L'ouverture de la biblio-



Dominique de Saint-Pern, enfant, pendant son cours de danse.

thèque Clignancourt est un événement marquant car jusque-là il fallait se contenter de quelques salles à l'intérieur de la mairie, construite à la fin du XIX^e siècle.

L'adolescence ouvre des horizons. L'argent de poche permet d'assouvir quelques envies : du fil scoubidou acheté chez Royer, des disques acquis au Printemps (la mère de Dominique y est démonstratrice en électroménager), Tutti Frutti, érucité par un Johnny débutant, le Requiem de Mozart (à cause de la légende noire qui s'y attache).

Devenue étudiante aux Langues O', l'enfant de la Butte descend vers Montparnasse. La fin d'une époque. ●

MONIQUE LOUBESKI

1. Dominique de Saint-Pern aime raconter la vie de femmes fortes au destin romanesque et qui font aussi profession d'écrire. Dans son dernier ouvrage publié en 2019 (*Edmonde*, éd. Stock, la Bleue, 416 p., 21,50 €), elle s'est intéressée à Edmonde Charles-Roux. Le second volume paraîtra en 2021.

Petites madeleines

Le Studio Wacker, 67-69 rue de Douai (9e). Jusqu'en 1974, où il devient le conservatoire du 9e, on y reçoit non seulement les petites filles du quartier mais aussi les plus grands danseurs et chorégraphes. Viennent ici Jean Babilée, Roland Petit, Ludmila Tcherina, Jeannine Charrat, Maurice Béjart. Le débutant Jean Marais s'y présente au casting d'*Oedipe roi* et rencontre Jean Cocteau. Le bâtiment abrite désormais une école de commerce et une supérette.

Chez Manière, 65 rue Caulaincourt. Ouvert au cours des « années folles » ce café était le rendez-vous des peintres, des écrivains et des

journalistes. Les clients s'appelaient Poulbot, Yves Mirande, Kupka, Mac Orlan, Dorgelès. Simenon y situe une scène de *Maigret et le fantôme*, roman dont l'action commence avenue Junot. Aujourd'hui, Le Cépage montmartrois a gardé en partie son décor d'origine.

Le Marcadet-Palace, 110 rue Marcadet. Ce cinéma de quartier est inauguré en 1920. Entièrement refait en 1958, il ferme ses portes en 1974. L'immeuble a été rasé.

La bibliothèque Clignancourt (aujourd'hui Robert Sabatier), 29 rue Hermel. Dans les années soixante, des bibliothèques pilotes sont construites dans certains arrondissements (celle-ci est inaugurée en 1967). Elles sont souvent un refuge pour de jeunes lecteurs à l'étroit pour travailler chez eux.

UN AN DE PLUS POUR LA PETITE ÉCOLE DE QUARTIER

L'école Labori ferme à la rentrée 2021. Le petit établissement, connu pour avoir pratiqué la méthode Freinet, a gagné un an, à la faveur de la période épidémique.

L'école élémentaire Fernand-Labori aurait dû être fermée cette année. Finalement, effet secondaire des retards liés à la covid-19, trois classes sur sept restent temporairement ouvertes en cette rentrée pour accueillir encore une cinquantaine d'enfants. Ensuite, les locaux devront être réassignés pour être transformés en école maternelle – secteur où on manque cruellement de places dans le 18e.

Mais pourquoi avoir choisi de sacrifier l'école Labori ? C'est la question que se posent enseignants et familles. Chacun comprend le besoin de trouver des locaux. Mais la question du nombre d'élèves en élémentaire se reposera de toute évidence pour ces enfants de maternelle qui dans peu de temps entreront en primaire. Où iront-ils alors ? D'autant que la réassignation des locaux a un coût non négligeable et nécessitera d'importants travaux. « C'est absurde, je suis quasiment sûre que Labori redeviendra une école primaire dans quelques années ! » confie l'une des anciennes institutrices, réaffectée dans une autre école du quartier.

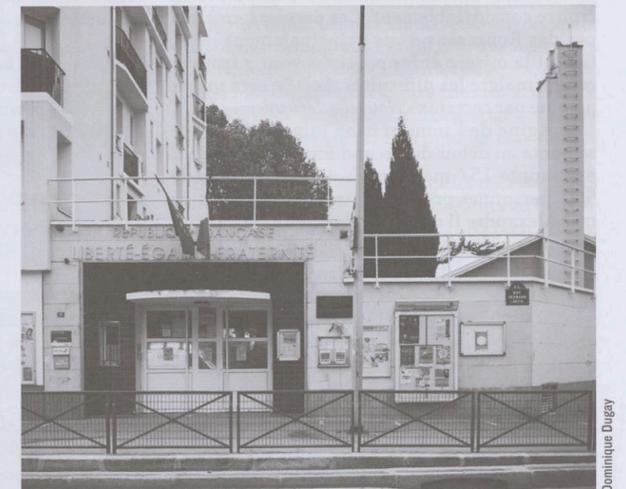
Sus à la pédagogie alternative ?

Alors on discute – on se fait des idées peut-être. Était-ce un prétexte pour se débarrasser d'une équipe trop militante, éducativement et politiquement ? Trop mobilisée ces dernières années ? L'école a la réputation presque sulfureuse, en outre, d'être « Freinet », même si cela ne recouvre plus vraiment la réalité – les enseignants formés étant devenus très minoritaires ces dernières années. Il n'en reste pas moins qu'elle a été une des rares écoles publiques du 18e à pédagogie alternative, classée il y a quelques années pédagogie innovante, ce qui est toujours compliqué dans le giron de l'Éducation nationale. A petite dose, cela passe, mais, selon une institutrice, il suffit qu'on se déclare vraiment Montessori ou Freinet, et c'est la chasse aux sorcières ! C'est très compliqué à implanter dans le public, vis-à-vis de l'inspection, du ministère, des parents aussi, qui ne comprennent pas toujours.

Ou est-ce un énième signe d'un manque de considération des élus pour ce micro-quartier entre les Maréchaux et le périphérique ? L'école, classée REP+ comme la plupart des écoles alentour, accueillait un public d'enfants de classe très populaire. Elle avait l'avantage d'être toute petite : la plus petite du quartier. A taille humaine. Si bien qu'entre trois rues, tous les enfants se connaissaient, allaient au parc ensemble, à l'école à pied. Maintenant, pour beaucoup, il va falloir que les enfants aillent plus loin, voire traversent seuls le boulevard Ney pour aller dans leur nouvelle – grande – école, ce qui inquiète les parents.

Une communication... défailante

Si la pilule passe moyennement bien, c'est enfin à cause de la manière dont la fermeture a été annoncée. « On l'a d'abord appris par des rumeurs », raconte l'institutrice. « Nous n'avions pas la moindre information sur les modalités de fermeture, ni sur nos postes, on a tout appris au coup par coup, en même temps que les familles, aux



Dominique Dugy

réunions d'information. » Les familles, quant à elles, ont été laissées seules face à des choix de réorientation pas toujours simples. « Certaines se retrouvent même avec un gamin dans une école, le deuxième dans une autre ! »

Tout ça pour apprendre au final, ultime coup de théâtre, que trois classes sur sept sont maintenues pour cette année. Contrecoup de l'épidémie de la covid-19 : alors que les élèves auraient dû basculer majoritairement vers le 113 rue Championnet, ce dernier est encore actuellement occupé par le public du grand collège Utrillo, dont les travaux ont été reportés pendant le confinement. La plupart des enfants ont donc été renvoyés vers les écoles Rouanet – déjà pleine à craquer – ou Françoise Dorléac, mais il a tout de même fallu partiellement reporter la fermeture de la petite école Labori. ●

MARION BERNARD

1852
-
1944

LA « NOUVELLE JÉRUSALEM »

OU L'IMPLANTATION DES JUIFS DE RUSSIE DANS LE 18^E

DE LA FUITE DES POGROMS AUX PUCES DE SAINT-OUEN

S'il est moins connu que le Marais, le 18^e témoigne d'une histoire particulière avec la communauté juive. Il accueille, dès la deuxième partie du XIX^e siècle, des populations fuyant les pogroms de Russie et d'Europe de l'Est, artisans et commerçants d'origine modeste. Leur installation n'est pas toujours bienvenue.

Le 18^e est depuis longtemps terre d'immigration. Le recensement de 1886 révèle déjà une forte présence d'immigrants. Par ordre décroissant : Belges, Suisses, Italiens, Russes. Si les années suivantes les immigrations belge et suisse vont se stabiliser, le nombre d'Italiens et de Russes va croître considérablement. Ces derniers, rejoints par des Roumains, tous principalement juifs, fuyant la misère et les pogroms vont y trouver refuge malgré les difficultés. Le 18^e sera même nommé par certains « *Nouvelle Jérusalem* ».

L'origine de l'immigration juive dans le 18^e remonte au début du Second Empire. Dès 1852, on compte 154 ménages représentant plus de 500 personnes présentes. Après l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881, Alexandre III autorise l'expulsion des Juifs des villages, leur enferme-

ment dans des ghettos et leur exclusion de l'enseignement universitaire et des professions libérales. La population russe, plus ou moins organisée par la police, se rue alors sur les quartiers juifs, pour tuer, violer, piller maisons et biens. A la suite de ces « pogroms » (« émeutes » en russe), le 18^e arrondissement connaît un afflux d'émigrants juifs de Russie mais aussi de Roumanie.

En 1882, l'Alliance israélite universelle, le Consistoire de Paris et le Comité de bienfaisance autorisent l'installation à Paris de 200 familles russes (504 personnes). Sont choisies de préférence des familles sans enfant ou avec un enfant et sui-

vant l'aptitude des chefs de famille. Afin de les loger, le Comité de bienfaisance achète pour 45 000 francs aux 12, 14 et 16 de la rue Eugène Sue, des maisons dont sont expulsés les occupants. Ceux-ci, des ouvriers français, protestent alors auprès des députés socialistes.

Les immigrants reçoivent 7,50 francs par jour du Comité de bienfaisance, qui crée une cantine populaire ainsi que trois ateliers et fournit également pour 8 500 francs de charbon pendant l'hiver. Les premiers émigrants juifs de Russie et de Roumanie recueillis habitent principalement les rues Marcadet, Simart et Eugène Sue, dans les bâtiments de la société La Foncière.

Les nouveaux pogroms de 1903, 1905 et 1907, l'échec de la révolution russe de 1905 et la fermeture des frontières britanniques accélèrent l'immigration.

Heureux comme Dieu en France

Pourquoi ces Juifs de Russie choisissent-ils de s'établir à Paris, plutôt qu'aux Etats-Unis, en Angleterre ou encore en Argentine ? La France est alors perçue comme la Terre promise, la patrie de Victor Hugo, des Droits de l'Homme, de la Révolution, des barricades, de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, comme le premier pays à avoir émancipé les Juifs.

Un dicton yiddish dit « *heureux comme Dieu en France* ».

On s'y rend pour se perfectionner dans son métier, rejoindre un parent ou un ami, faire une halte sur la

route vers les Etats-Unis ou l'Argentine... Et on y reste faute d'argent pour aller plus loin.

L'immigration est aussi économique, liée au manque de débouchés et à la stagnation des marchés en Russie. Certains choisissent cette destination pour échapper au service militaire. Des Juives de Russie viennent même pour accoucher, abandonner leurs enfants, puis, retourner en Russie. Pour d'autres enfin, c'est le fruit du hasard.

La France ignorant la religion dans les recensements et ne faisant pas de l'appartenance religieuse l'objet de spécification dans les statistiques d'immigration, la taille de cette population est difficile à évaluer. Jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, les chiffres manquent ou ne sont que très partiels.

En pleine affaire Dreyfus, la presse antisémite française considère d'un œil critique l'immigration des Juifs de Russie et dénonce le « *juif crasseux* » porteur de maladies microbiennes, attisant la peur chez les Parisiens en exagérant à mauvais escient le nombre d'immigrés arrivés dans la capitale. En raison de l'alliance franco-russe de 1897 et des emprunts russes, le gouvernement français n'est pas enclin à critiquer la politique tsariste à l'égard des Juifs qui font aussi les frais de la méfiance de la préfecture de police, celle-ci les soupçonnant d'être « *sympathiques à la révolution russe* ».

La presse érige ces immigrés comme des concurrents pour les travailleurs parisiens.



Un dessin de 1876 illustrant la persécution des Juifs de Iasi en Roumanie extrait du Monde illustré.

Illustration du
supplément illustré
du Petit journal du
10 septembre 1892



CAMPEMENT D'ÉMIGRANTS JUIFS A LA GARE DE LYON

Conscient que seule l'hospitalité ne pouvait suffire à accompagner les immigrants de fraîche date, le Comité de bienfaisance se charge également des aspects scolaires de l'immigration. Une école est aménagée rue Eugène Sue en 1882, proposant également des cours du soir pour adultes qui, finalement, n'y participent pas. Puis en 1906, une école avec cours du soir de Talmud Torah est ouverte au 32 rue Marcadet.

Bienfaisance et défiance

De nombreuses sociétés de secours mutuel et organisations philanthropiques sont créées, parmi lesquelles figure la Société de bienfaisance et d'humanité, fondée en 1886, quatre ans après la première vague d'immigration juive de Russie à Montmartre, (lire notre n° 269). L'Asile de nuit reprend la même thématique que les œuvres philanthropiques françaises : lutter contre la mendicité organisée considérée comme « le fléau du paupérisme », le problème des « faux pauvres ». Le travail « ennoblit l'humanité ». On loue la France pour son hospitalité unique en Europe.

Consciente que tout nouvel afflux de réfugiés russes à Paris déclencherait des réactions plus violentes tout comme le mépris du Comité de bien-

faisance qui reproche à ceux déjà installés de manquer souvent de reconnaissance pour les œuvres de charité qui les avaient recueillis et accompagnés, l'Alliance israélite universelle se fait forte de vouloir détourner l'émigration russe vers la province, où elle serait alors moins visible. Une circulaire du 1er août 1882 est adressée aux comités locaux de l'AIU, leur demandant d'adopter des familles ou des individus. Versailles, Toulouse, Haguenau, Nancy, en accueillent un certain nombre mais il n'y a pas de réel enthousiasme de la part des comités en province lorsqu'il s'agit de passer de la philanthropie à distance à l'accueil de ceux qu'on avait plaints et secourus. Beaucoup de voix au sein de la communauté israélite de France reprochent

La France est alors perçue comme (...) le premier pays à avoir émancipé les Juifs.

aux Juifs de Russie leur « jargon indigène et indigeste » ou la propreté relative de ces « enfants de la Russie ». A la distance que mettent les Juifs français entre eux et les immigrants de l'Europe de l'Est, ces derniers répondent par une certaine défiance vis-à-vis des institutions juives de France (Consistoire israélite de Paris, synagogues consis-

toriales) y compris les œuvres de charité. Seul l'hôpital Rothschild est un recours accepté sans difficulté.

Les communautés juives parisiennes sont contrastées. Le prolétariat est du côté des *Yiddisches* (Juifs originaires de l'Europe de l'Est parlant le yiddish) mais aussi des Juifs d'Afrique du Nord, des Balkans et de l'Empire ottoman. Même au sein des communautés des Juifs d'Europe centrale et orientale, le mépris des « Montmartrois » pour les habitants du Marais va bon train, tout comme celui des Juifs de Russie pour les Juifs de Pologne, que les premiers traitaient de « Polaks ». Les Juifs de France anciennement établis à Paris occupent des professions libérales, pratiquent le commerce et la banque et habitent plutôt les 16^e et 17^e arrondissements, voire Neuilly. Les « Alsaciens » qui sont à l'origine de toutes les grandes organisations juives et, dans leur grande majorité, conservateurs, pratiquant les mariages mixtes et les conversions, sont parfaitement intégrés, très patriotes, partisans de l'assimilation.

Brocanteurs, chiffonniers et artisans

L'afflux des nouveaux immigrants dans le 18^e, en général des hommes adultes, d'origine modeste, pratiquant des métiers artisanaux (brocanteurs, marchands-forains, chiffonniers, tailleurs, marchands de vêtements d'occasion, fourreurs, casquettiers...), représentants d'une émigration économique fondée sur le travail, contribue à modifier la composition technique et sociale de l'arrondissement. Leur intégration ne va pas sans poser un certain nombre de questions. Les immigrants sont à 73,5 % des ouvriers qualifiés contre 62,1 % des immigrants établis. Les métiers du vêtement occupent 46,5 % des immigrants et 60,8 % des immigrants établis, dont 19,8 % de tailleurs, coupeurs, couturières, mécaniciens, dresseurs chez les arrivants, et 36,8 % pour les établis. La presse érige ces immigrants comme des concurrents pour les travailleurs parisiens.

Des marchands ambulants juifs de vêtements originaires de Russie sont très présents au marché aux puces de Saint-Ouen, né en 1885 pour officialiser des regroupements de chiffonniers, profession la moins bien considérée socialement. Beaucoup le sont parmi les immigrants juifs de Russie à l'instar des Brodski, les grands-parents maternels de la chanteuse Barbara (*Varvara* en russe du prénom de sa grand-mère). Au 81 de la rue Marcadet, ils possèdent, à leur arrivée de Tiraspol (en Transnistrie aujourd'hui ou République moldave) en 1905, une maisonnette particulière avec jardin et hangar pour les dépôts. En 1884, le nombre total des chiffonniers dans le 18^e est déjà estimé à 1 351, dont une majorité de Juifs de Russie.

Les contrastes religieux s'ajoutent aux contrastes sociaux. Les Juifs venus d'Europe orientale parlent le yiddish et se conforment beaucoup plus strictement aux règles et aux rites du judaïsme et contribuent ainsi au renouveau du culte qui a tendance à décliner. Le Consistoire Israélite de Paris regroupe, en 1904, trois ou quatre oratoires de Montmartre dans un vaste local, rue Sainte-Isaure. Sur le chemin de leur assimilation, l'un des obstacles majeurs auxquels les nouveaux immigrants juifs de Russie sont confrontés est le barrage de la langue et les mentalités. Cependant, ils vont s'organiser, ouvrir des commerces, créant cette « Nouvelle Jérusalem » (lire page suivante). ●

PATRICE MARKIEWICZ

Sources : American Jewish Historical Society ; Nancy Green, *Les travailleurs immigrants juifs à la Belle Époque*. Le « Pletzl ». Paris, Fayard, 1985.

DE L'INSCRIPTION DANS LA VIE ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE À LA SHOAH

Les Juifs arrivés massivement dans l'arrondissement fin XIXe - début XXe, s'organisent commercialement et politiquement. Leur présence s'institutionnalise, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et l'occupation nazie qui mettent fin à cette « Nouvelle Jérusalem ».

Dans un climat d'une hospitalité toute relative, les immigrés juifs de Russie conservent une communauté interne forte, se regroupant en fonction de leur localité d'origine et constituant des « sociétés de pays », *landmanschaften* en yiddish, qui sont plus que de simples sociétés de secours mutuel. On en compte plus de 170 à Paris en 1939 qui dispensent une aide médicale, accordent des petits prêts, des pensions de veuvage, des concessions funéraires comme ce fut le cas du Merkaz de Montmartre. Ces sociétés assurent le lien entre la

Journaux et revues créés par les Juifs de Russie reflètent leur diversité.

population immigrée et leurs familles et amis restés au pays et apportent une aide au voyage et des subsides. Ces sociétés, sortes de caisses d'entraide, peuvent parfois se transformer en embryons de syndicats juifs. Pour défendre leurs intérêts d'immigrants, leurs opinions politiques et syndicales et leurs croyances religieuses, les Juifs de Russie créent des journaux et des revues, comme autant de tribunes reflétant leur multiplicité et leur diversité. Cependant, les trop fortes rivalités entre bundistes (proches de la Section française de l'Internationale ouvrière [SFIO]), sionistes, socialistes révolutionnaires et anarchistes, contribuent à la brièveté de leur parution.

Pour subvenir aux besoins quotidiens des émigrants, une multitude de commerces existent. Pour se nourrir, ils peuvent se rendre aux fourneaux alimentaires au 25 rue Ordener, 33 rue Caulaincourt ou 6 rue Championnet. Ils y trouvent des aliments chauds contre des bons émis par le Comité de

bienfaisance, à raison de 0,10 franc le bon d'une portion (bouillon, légumes ou viande). Les bons sont vendus au détail par les boulangers avoisinant les fourneaux. On peut aussi se sustenter dans les bouillons des rues de Clignancourt, Eugène Sue et Marcadet. Parmi les commerces les plus en vue, les boucheries kasher des rues Labat, Ramey et Championnet. Rue Nicolet, on trouve le rempailleur, le tailleur et le couturier, plus loin un épicier qui élève des oies et des carpes derrière sa boutique. On vend, rue Simart, de succulents cornichons malossol. L'épicerie du 135 rue Darnémont régale les palais les plus subtils. Pour les grandes occasions, on se précipite en famille au restaurant rue Eugène Sue. On bavarde au café Nord-Sud, toujours existant. Pour les grands événements, se

faire plaisir et plaire, on va se faire coiffer chez Joffo, au bas de la rue de Clignancourt, et se chauffer au 63 rue du Ruisseau. On peut faire ses emplettes dans les grands magasins tels que Cinq et Dix, Dufayel, le Palais de la nouveauté ou encore le Bonhomme en bois. Se divertir au cinéma du 43 rue Ornano ou au Fantasio ou encore au Marcadet-Palace.

Engagements patriotiques et révolutionnaires

Avec la Première Guerre mondiale, l'immigration des Juifs de Russie en France connaît une interruption momentanée. Dès le début de la guerre, de nombreux Juifs se montrent patriotes. Sur au moins 40 000 portés volontaires, 14 000 tombent au champ d'honneur. Beaucoup font partie de la Solidarité des engagés volontaires juifs réformés¹, société domiciliée au 113 de la rue Ordener. Les Volontaires juifs anciens combattants au service de la France, société de secours mutuels, s'établit au 7 bis de la rue de Trétaigne. En 1917, le Club des émigrés russes de Montmartre, situé au 37 rue Labat, joue un rôle non négligeable dans le maintien des industries de la fourrure et de la confection, remplaçant les très nombreux ouvriers français appelés sous les drapeaux.

Avec le retour de la paix, les révolutions russes de 1917, la fermeture par les États-Unis de leurs frontières aux immigrants de l'Europe de l'Est en 1924, l'immigration des Juifs de Russie dans le 18e reprend, en dépit des mesures prises par le gouvernement en faveur de leur retour en Russie.

L'entre-deux-guerres est marqué à Paris par une institutionnalisation plus complète de la population immigrée, ainsi que par sa politisation. Les orientations politiques des Yiddisches sont davantage tournées vers la gauche et le sionisme que celles des communautés juives anciennement établies. La Préfecture de police de Paris recense environ



Dans son atelier, Schmul Litmanowicz donne des cours de broderie.

PARIS 1926

1 500 individus partisans anarchistes ou révolutionnaires, socialistes démocrates ou appartenant au Bund (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie). Le Syndicat des ouvriers casquettiers est considéré comme un noyau important des maximalistes. Entre 1908 et 1936 sont organisées de nombreuses grèves à Paris parmi lesquelles on peut citer celle des ouvriers boulangers juifs en 1908, la grande grève des casquettiers en 1912, celles des tailleurs juifs au service des Galeries Lafayette en 1914 et du Printemps en 1917, celle de la confection des imperméables et du cuir en 1935 ou encore celle des métiers juifs en 1936.

Depuis le 9 mai 1909, les groupes révolutionnaires de Juifs de Paris ont fondé une fédération anarchiste juive « Arbeiter Freint ». De nombreux Juifs de Russie communistes résident dans le 18e. Toutes ces associations sont étroitement surveil-

L'assistance se transforme en sauvetage quand il devient vital de se cacher.

lées par les autorités, notamment, dès 1937, sous le gouvernement de Daladier.

La Shoah annonce la fin de cette Nouvelle Jérusalem. Avec la création du Commissariat général aux affaires juives, les lois excluant les Juifs de nombreux lieux publics et restreignant le champ de leurs professions

et l'aryanisation des entreprises juives nombreuses dans le 18e, ils connaissent les affres de l'Occupation et de la déportation. Mais font néanmoins preuve d'un grand esprit de résistance.

Résistance, déportation...

Créée par le gouvernement de Vichy dès novembre 1941, l'Union générale des israélites de France (UGIF) est chargée d'assurer la représentation des Juifs auprès des pouvoirs publics, obligeant tous les Juifs demeurant en France à y adhérer, les autres associations juives ayant été dissoutes et leurs biens confisqués à l'UGIF. Nourrie de l'attachement personnel de certains de ses membres au maréchal Pétain et de la confiance des mêmes en Xavier

Vallat et en l'occupant nazi, l'UGIF a parfois été tentée de collaborer avec Vichy. Ses bureaux ou les maisons d'enfants qu'elle patronne peuvent se transformer en véritables souricières vulnérables aux rafles de la Gestapo. Mais, contrairement aux Judenräte en Europe orientale, l'UGIF n'est pas sollicitée pour fournir les listes de personnes à déporter, le soin des arrestations revenant à la seule police de l'État français. Face aux exactions nazies, du gouvernement de Vichy, des collaborateurs et des collaborationnistes, la résistance juive intègre divers réseaux parisiens. Notamment dans le 18e, des Juifs français ou étrangers conduisent différentes actions pour s'opposer à la politique antisémite de Vichy, à l'occupation allemande et aux déportations. Des organisations spécifiquement juives se créent, coopérant à l'occasion avec les autres réseaux. Des Juifs privés d'emploi ou de papiers d'identité participent en dehors des réseaux à la recherche, au transport et à la répartition de tickets d'alimentation ou de faux papiers. Ou encore à l'exfiltration et au placement d'enfants sans parents ou de réfugiés à cacher. Certains résistent spirituellement quand d'autres optent

pour la lutte armée. Si elle n'a pas été partie prenante en tant qu'institution dans la résistance juive, l'UGIF entretient toutes sortes de liens avec des organisations comme l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) créée en 1933 pour venir au secours des Juifs pauvres, réfugiés d'Europe orientale, La Rue Amelot (créée en 1940) ou Solidarité. Ces diverses organisations, dont les Eclaireurs israélites de France, secourent les Juifs immigrés, particulièrement victimes des nazis, leur fournissant nourriture et fausses cartes d'identité ou de ravitaillement, participant au sauvetage des enfants ou encore essayant de les faire passer en « zone libre ».

Jusqu'à la rafle du Vél d'Hiv en 1942, ces organisations agissent de manière légale. La rafle marque un tournant dans la Résistance, à laquelle les Juifs participent. Petit à petit, l'assistance se transforme en sauvetage quand il devient vital de se cacher. En 1942, sur 83 546 Juifs recensés vivant à Paris et toujours présents dans la capitale (n'ayant pas fui en zone libre), 4 854 Juifs français résident dans le 18e arrondissement, ainsi que 3 904 Juifs étrangers. La résistance juive communiste organisée au sein de la Main-d'œuvre immigrée (MOI) est très présente dans le 18e. Parmi ses membres : Elise Gerchinovitz, Mauricette Loutski, Anne Zalcman, Renée Buda, Fogiol Berkovitz... L'interdiction du Parti communiste en 1939 entraîne celle de la MOI, qui devient clandestine. Le groupe prend alors le nom de Solidarité, regroupé par quartiers. Après avoir essayé en plusieurs réseaux, ces derniers finirent par se regrouper en 1943 dans un organisme commun l'Union des Juifs pour la résistance et l'entraide (UJRE), la MOI recrutant également parmi les Juifs nés en France et les non communistes.

... et devoir de mémoire

3 714 Juifs du 18e sont déportés en 1942, 1943 et 1944, soit 42,4% du total des Juifs résidant dans cet arrondissement en 1942. À la Libération, la communauté des Juifs du 18e, et notamment celle des Juifs d'Europe centrale et orientale, sort considérablement amputée par les assassinats perpétrés par les nazis avec la complicité des autorités de Vichy.

Que reste-t-il aujourd'hui comme témoins de cette Nouvelle Jérusalem ? Quelques synagogues comme celle de la rue Sainte-Isaure, le café Nord-Sud où se réunissaient les Juifs de Russie, de nombreuses plaques et stèles commémoratives des 700 enfants conçues à l'initiative de Noël Weg, membre fondateur de l'Association pour la mémoire des enfants juifs déportés (AMEJD) créée en 2000 à la suite du comité Tlemcen et du Centre israélite de Montmartre. Sans oublier la section juive du cimetière de Montmartre, avec notamment les sépultures des familles Halévy et Millaud, ainsi que la « cour aux Juifs » au 40 de la rue Durantin.

Dès le début des années 1950, les communautés juives de Russie, largement décimées par le nazisme, sont progressivement remplacées par de nouvelles immigrations. Il me revenait par conséquent de leur redonner vie, en hommage à celles et ceux qui ont été déportés et assassinés mais aussi en mémoire d'une Histoire qui mérite d'être connue, transmise, partagée et reconnue. ●

PATRICE MARKIEWICZ

1. Réformés, soit non-orthodoxes.

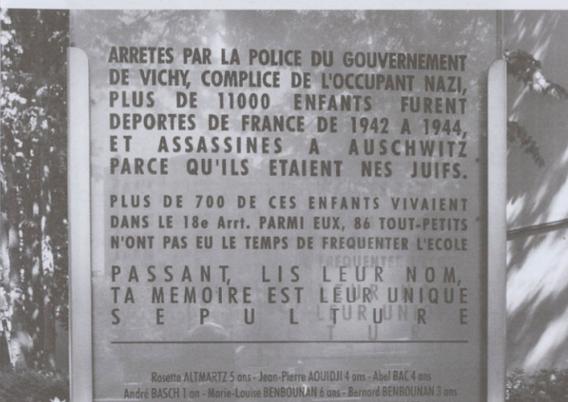
Sources : Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, éditions de l'Atelier ; Serge Klarsfeld, *Le Mémorial des déportés juifs de France* ; Mémorial de la Shoah, Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) ; François et Renée Bédarida, *La Persécution des Juifs, in La France des années noires*, tome 2, éditions du Seuil.

La synagogue Saint-Isaure a été reconstruite de 1937 à 1939 par les architectes Germain Debré et Julien Hirsch.



Patrice Markiewicz

Patrice Markiewicz



Détail de la stèle apposée dans le square Léon Serpollet en hommage aux enfants juifs déportés du 18e arrondissement.

Le saviez-vous ?

Le 18^e du mois existe depuis 1994. L'histoire de ses débuts a été écrite par un des fondateurs du journal, Jean-Yves Rognant. Extrait...

À L'ORIGINE...

Quelques dizaines d'habitants qui ont décidé de faire ce journal. Certains d'entre eux avaient eu des responsabilités administratives, culturelles, syndicales, politiques assez diverses, d'autres étaient de simples citoyens. Ils se rencontraient dans des manifestations pour l'école, contre la ghettoïsation, la montée de la misère, les expulsions d'habitants vers les banlieues, le bruit, la pollution. Ou bien dans des fêtes, à des spectacles, dans des bistrotts, ces bistrotts du 18^e où l'on parle des heures, où l'on refait le monde. Ils faisaient le même constat : l'insuffisance de démocratie locale, et d'abord l'insuffisance d'information. Dans cet arrondissement, il se passe beaucoup d'événements, mais qui le sait ?

lant de lycée, artisan, chacun avait envie de parler de son 18^e. On ébauchait sur un coin de table d'hypothétiques sommaires. Dans un café de la rue Duc, L'Alibi, les conversations débridées trouvaient une écoute, un écho : « Vous voulez créer un journal ? Ça m'intéresse ! Moi, je suis journaliste... Moi, je suis à telle association, j'aime écrire... C'est pour quand ce canard ? ». Avec Eric, Olivier, François, Gilles, Béatrice, Catherine, Fred, Myriam, Erwan, fin 1993, on se retrouve dans un appartement, rue Smart. J'appelle Noël, un ami : « Ça te dirait un journal de quartier ? ». Il en parle à Marie-Pierre, à Didier, à un autre Noël, à Alain, à Jean-Claude, aux dessinateurs Pinter, Sabadel... Petit à petit, une équipe se forme. En février 1994, dans un autre appartement, rue Custine, la décision est prise : on y va !

Sur un coin de table

La presse, les médias nationaux ou parisiens avaient tendance à décrire ce bout de Paris de façon négative. Ce 18^e pétri d'histoire, composé de quartiers fort divers, nous semblait avoir besoin d'autre chose que de journaux électoraux ou de magazines publicitaires. Ainsi est née l'idée de créer un journal. J'en parlais à ceux que je croisais. Cela suscitait sympathie et intérêt. Militant, artiste, journaliste, surveil-



Premier numéro du 18^e du mois, en novembre 1994.

UN PROJET ASSOCIATIF

Le journal est édité par Les Amis du 18^e du mois, association qui compte à ce jour environ 150 adhérent(e)s. Il est indépendant de tout groupe commercial, financier, confessionnel ou politique.



ET DE NOS JOURS ?

Vingt-cinq ans plus tard, votre journal est toujours écrit et illustré par des bénévoles, habitants du 18^e arrondissement. Chaque mois, nos rédacteurs, photographes et illustrateurs cherchent des sujets, rédigent des articles, prennent des photos, etc... Avant d'être imprimé rue Marcadet, le journal est maqueté et corrigé. Puis il est plié, mis sous enveloppe et diffusé, toujours par nos équipes, pour arriver enfin entre vos mains par le biais de nos différents points de vente ou par abonnement. En tout, une cinquantaine de bénévoles œuvrent tous les mois afin de vous tenir informés de la vie culturelle, sociale, associative, politique, sportive de vos quartiers et de votre arrondissement.

Le 18^e du mois est le seul mensuel de ce type à Paris.

QUELQUES ÉVOLUTIONS...

Depuis le premier numéro en 1994, le nombre de pages est rapidement passé de 16 à 20 puis 24 pages, et le graphisme a régulièrement évolué, jusqu'à la nouvelle formule de 2018... En 2002, une subvention de la Ville de Paris a rendu possible la location d'un local, et depuis 2016 les postes de rédaction en chef et maquettiste sont rémunérés grâce à une subvention du Fonds de soutien aux médias de proximité du ministère de la Culture. Depuis 25 ans, il y a eu bien des changements dans l'équipe. Certains nous ont quitté, mais tous les mois nous voyons nous rejoindre de nouveaux rédacteurs et illustrateurs.

VOUS VOULEZ NOUS SOUTENIR ? ABONNEZ-VOUS !

Abonnement au mensuel Le 18 ^e du mois	Adhésion à l'association des Amis du 18 ^e du mois
p Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€	p J'adhère pour 1 an :20€
p Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€	p J'adhère pour 2 ans :40€
p Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€	p Je soutiens l'association : 80€
p Abonnement d'un an à l'étranger :35€	(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :

Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - **courriel :** 18dumois@gmail.com - **Site :** http://18dumois.info

THÉÂTRE

CYRANO : LA GRÂCE ET LE PANACHE AU FÉMININ !

Jeu masqué, mise en scène chorégraphiée, émotion et finesse font chanter les alexandrins de cette pièce immortelle.

Tout le monde ou presque connaît l'histoire de Cyrano de Bergerac... et de son nez ! Truculent héros solitaire, à la verve et à l'esprit aiguisés, chercheur de noises, plein de panache et prêt à tout pour toucher le cœur de sa cousine, la belle Roxane. Notamment prêter sa voix amoureuse au charmant Christian. En témoignent les derniers échanges entre la belle et Cyrano à la fin de la pièce : **Roxane** : *J'aperçois toute la généreuse imposture. Les lettres, c'était vous...* **Cyrano** : *Non ! R : Les mots chers et fous, c'était vous...* **C** : *Non ! R : La voix dans la nuit, c'était vous.* **C** : *Je vous jure que non ! R : L'âme, c'était la vôtre ! C : Je ne vous aimais pas. R : Vous m'aimiez ! Cyrano, se débattant : C'était l'autre ! R : Vous m'aimiez ! Cyrano, d'une voix qui faiblit : Non ! R : Déjà vous le dites plus bas ! C : Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas !*

Aventures folles, stratagèmes rocambolesques, duels avinés, sacrifices d'une élégance inouïe qui lui coûteront jusqu'à sa vie. Depuis la première représentation en 1897, on ne compte plus les adaptations au théâtre ou au cinéma, inspirées de ce classique d'Edmond Rostand.



Filipe Roque

Cyrano, l'être d'honneur, fidèle, bon, courageux, romantique, loyal. Beaucoup pour un seul homme ? Et s'il l'était sous les traits de trois femmes ?

Un trio haut en panache

Pendant 1 h 40 virevoltante, les trois comédiennes interchangent les rôles, sans parfois même qu'on s'en rende compte. C'est drôle, exaltant, poétique, minimaliste dans les décors mais d'une générosité débordante dans le jeu. Les artistes sont engagées, s'amusent et ça se sent. Nous sommes embarqués dans cette aventure romanesque sans voir passer les minutes. Notre imagination est alors incroyablement fertile. La mise en scène et le rythme sont d'une précision déroutante. Elles projettent, elles dansent, elles claquent, elles sautent, elles se mêlent au public. Vertige assuré. A la fin, les acclamations témoignent du plaisir du théâtre simple et épuré retrouvé. ● SONIA IMBERT

Jusqu'au 3 janvier, au Funambule Théâtre, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, Compagnie Les Pieds nus, avec Iana-Serena de Freitas, Macha Isakova, Mathilde Guêtré-Rguieg, mise en scène Bastien Ossart, du mercredi au samedi 18 h ou 21 h, dimanche 15 h 30, 01 42 23 88 83, funambule-montmartre.com



Ali Mobarak

L'Orchestre national de Barbès est de retour sur scène avec un nouvel album. Leur concert marquera la réouverture du 360 Paris Music Factory.

Le 25 septembre à 20 h 30, 32 rue Myrha, métro Château Rouge, 01 47 53 62 57.

PHOTO DEUX MONDES SUR LE PONT SAINT-ANGE

Au-dessus des voies ferrées qui mènent à la gare du Nord, deux univers s'exposent.

Côté Nord, Dystopia présente le travail d'Alexa Brunet (photographe) et Patrick Herman (journaliste après avoir été cultivateur) sur les bouleversements de l'agriculture en France : consommation record de pesticides, exploitation de travailleurs migrants, suicides des paysans, multiplication des algues vertes ou objectivation des animaux, etc. Une vingtaine de mises en scène et leurs légendes interrogent intelligemment la manière dont se nourrit le monde.

Côté Sud, Les mondes silencieux incarnent étonnement le confinement vécu au printemps dernier : des rues et des espaces publics vides ou animés d'un seul personnage statique. Ce projet a pourtant été réalisé par les deux photographes Simon Brodbeck et Lucie de Barbuat, de 2008 à 2012. Il s'agissait pour eux de questionner la « durabilité de notre monde en imaginant des villes où l'activité humaine semble avoir disparu ». Le secret : un très long temps de pose pour 29 clichés shootés à Paris, Rome, New York, Pékin... ● S.M.

Boulevard de La Chapelle, métro La Chapelle, gratuit, jusqu'au 15 septembre.

CARNETS D'ARTISTES (DÉ)CONFINÉS

CE QUI SERA QUI N'ÉTAIT PAS

Poursuivant la préparation de la prochaine saison, quelques jours après le début du confinement, le CentQuatre a trouvé important de recueillir la parole de ses artistes résidents. Il s'agissait de maintenir l'équilibre précaire de la création et de garder le cap ! Et si, après cette période étrange, nous nous retrouvions différents ? Alors, pendant deux mois, le CentQuatre a échangé avec les artistes pour capter leur vision – réaliste, fictionnelle ou utopiste – de ce que pourrait être le monde (leur monde ?) après le confinement. Ainsi, comédiens, danseurs, circassiens, plasticiens, performeurs, architectes ont laissé libre cours à leur réflexion. Quelques titres de leurs contributions : *Il faut préparer des abris ; Il faudra que l'on soit des guerriers ; Au fond, je crois que nous savons tous ce qui ne va pas ; Les artistes ont absolument besoin de pouvoir se tromper ; La seule façon de ne rien risquer c'est de ne pas être vivant.* A.K.

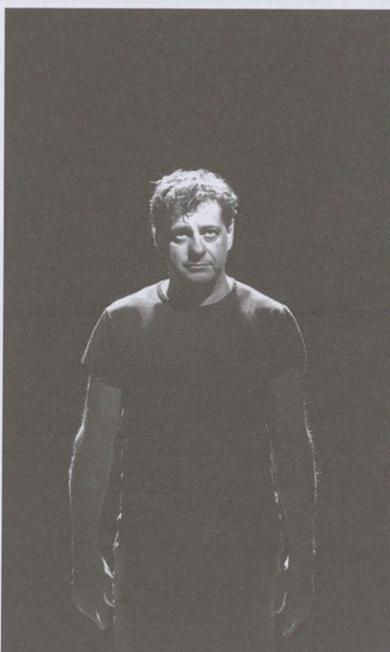
A retrouver sur le blog : <https://medium.com/ce-qui-sera-qui-n'était-pas>

Théâtre

LE GRAND CAHIER

Du 30 août au 7 octobre à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Blanche, le dimanche à 20 h et du lundi au mercredi à 21 h. Réservation : 0142334203 ou www.manufacturedesabbesses.com

Le Grand cahier est le premier roman que la hongroise Agota Kristof ait rédigé en français. Le cadre : un pays au régime totalitaire plongé dans la guerre. Les personnages : des jumeaux réfugiés à la campagne, chez leur grand-mère. Mais l'aïeule est méchante, les villageois hostiles. Les garçons devront apprendre à survivre en surmontant toutes les souffrances et toutes les privations. Ils consignent les épisodes de cet apprentissage du malheur dans un cahier. De victimes ils pourraient facilement devenir bourreaux. M.L.



Carole Parodi

Spectacle

VISITES THÉÂTRALISÉES

Samedis 12 et 19 septembre (14 h et 17 h), dimanche 13 septembre (11 h), au Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers, métro Stalingrad, gratuit sur réservation (legrandparquet.fr)

C'est un spectacle qui se vit comme une balade, smartphone en main et écouteurs au creux de l'oreille. Les visites théâtralisées mises en scène par la compagnie Légendes urbaines proposent de considérer l'espace urbain comme un lieu théâtral, d'inverser les rapports dedans / dehors et de changer les regards sur un quartier aux frontières mouvantes. Elles sont le fruit de rencontres menées lors de la résidence de la compagnie au Grand parquet de janvier à mars 2020. S.M.



Cinéma

FRITZ LANG ET ACID CANNES

En septembre, au Louxor, 170 boulevard Magenta (10e), métro Barbès-Rochechouart, cinemalouxor.fr

Fabienne Duszynski, enseignante à l'Université de Lille et membre du comité de rédaction de la revue *Vertigo*, anime le ciné-club Fritz Lang, le dimanche, du 6 septembre au 18 octobre. Voir et revoir : *La Femme au portrait*, *Cape et poignard*, *Le Secret derrière la porte*, *House by the river*, *Règlement de comptes*, *Le Tigre du Bengale*, *Le Tombeau hindou*, *Le Diabolique docteur Mabuse*. par ailleurs, l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID) a décidé de maintenir, malgré les

circonstances, les critères de sa programmation parallèle habituelle et de soutenir, cette année encore, neuf longs-métrages français et internationaux, fictions et documentaires. Ils seront présentés du 25 au 29 septembre, accompagnés de nombreuses rencontres et discussions avec les équipes : *The Last Hillbilly*, *Les Affluents*, *Funambules*, *Il mio corpo*, *Si le vent tombe*, *Loin de vous j'ai grandi*, *La ultima primavera*, *Walden*, *Les Graines que l'on sème*. A.K.

Photo

MON ONCLE

Du 1er au 12 octobre, à la Little Big Galerie, 45 rue Lepic, métro Blanche, ouvert du mardi au dimanche de 11h à 19h 30.

Corentin Fohlen est un photographe d'actu et de projets. Il publie cet automne *Mon oncle (... est un génie)*, livre consacré aux multiples expressions du sexagénaire membre de sa famille. Au musée, en manif, dans une serre ou dans la nature, le sujet se plie à toutes les excentricités de la mise en scène. Humour, talent, caractère peuplent les images exposées à Montmartre et les 240 pages (et 120 photos) du volume. S.M.



Théâtre

LA MÉLODIE SANS LES PAROLES

Dimanche 20 septembre à 14h30, au Théâtre de la Reine blanche, 2 bis passage Ruelle, métro La Chapelle, gratuit sur réservation (lematrimoine.fr)

La pièce retrace le parcours d'Emily Dickinson, poétesse américaine du XIXe siècle. Refusée par les éditeurs, considérée comme une folle par ses congénères, elle s'enferme dans une vie de recluse.

Moins d'une douzaine de ses poèmes (sur plus de 1800 rédigés) ont été publiés de son vivant, souvent modifiés pour correspondre aux



critères littéraires de son époque. Il faudra attendre 1955 pour que paraisse un recueil complet et pratiquement intact du travail de cette autrice aujourd'hui considéré comme majeure. Un spectacle présenté dans le cadre des Journées du Matrimoine. S.M.

Spectacle

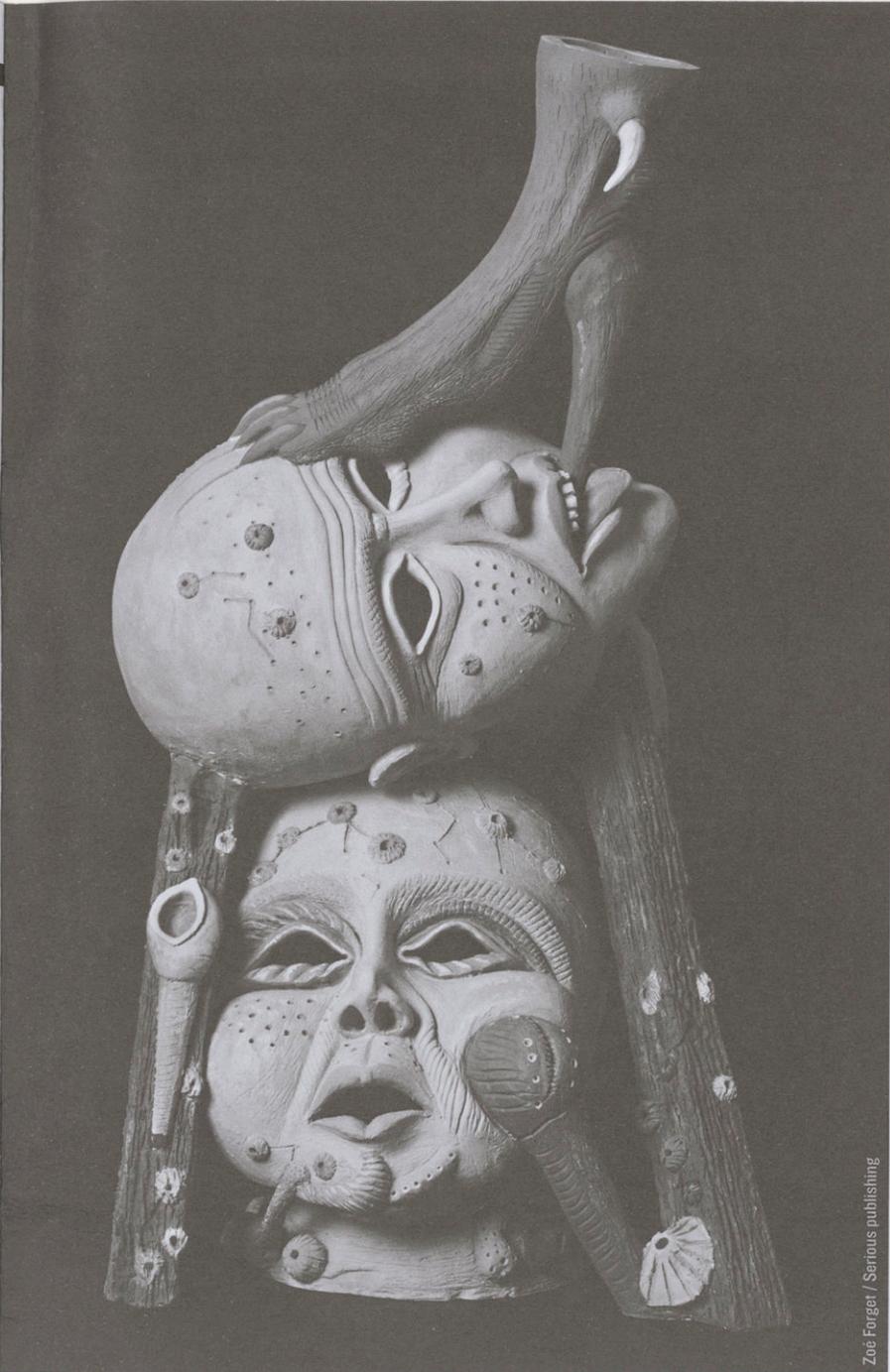
CONTES ET LÉGENDES

Au théâtre des Bouffes du Nord, boulevard de La Chapelle, du 8 septembre au 10 octobre, du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h. Réservation : 01 46 07 34 50



Elizabeth Carecchio

« *Contes et légendes* » présente un monde futuriste, hyperconnecté, dans lequel humains et robots coexistent. Pour Joël Pommerat (auteur et metteur en scène) il n'est question ni de dénoncer une invasion des machines ni d'imaginer une révolte d'androïdes asservis. Il se place à la hauteur de ses personnages, des ados de 14 ans qui interagissent en toute simplicité avec les robots. Cendrillon et Pinocchio ont laissé la place à un groupe de jeunes vivant dans un futur proche. Incarnés par huit comédiennes et un comédien qui ont du fournir un immense travail sur la gestuelle, la façon de parler, pour sembler crédibles. D'autant que la scénographie d'Eric Soyer laisse le plateau dans l'ombre pour se concentrer sur les corps. M.L.



Zoé Forger / Serious publishing

Expos et expo-vente ART BRUT

Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard, métro Anvers ou Abbesses, hallesaintpierre.org, 01 42 58 72 89

L'exposition *Le Monde selon Roger Ballen* (voir notre numéro 277) est prolongée jusqu'au 3 janvier 2021, avec une nouvelle présentation. Le musée propose également une nouvelle exposition : Dans les têtes de Stéphane Blanquet, présentée en deux temps. Du 5 septembre au 30 juillet 2021, au rez de chaussée, une exposition évolutive : tous les quatre mois, de nouvelles œuvres sont présentées – installations, œuvres peu montrées,

tapisseries, totems, de nouvelles têtes. A partir du 11 janvier, l'exposition s'agrandit et l'artiste éditera un hebdomadaire : *La Tranchée Racine*, excroissance graphique, en couleurs, de l'exposition, présentant les œuvres de près de 500 artistes du monde entier. Nous reviendrons, bien sûr, sur cet événement dans un prochain numéro.

Et la revue *HEY!* modern art et pop culture ouvre la rentrée avec deux artistes phares pour une expo-vente, Chris Mars (Etats-Unis) pour un premier accrochage, du 5 septembre au 18 octobre. Handiedan (Pays-Bas) prendra la suite, du 19 octobre au 30 novembre. A.K.

Théâtre QUI A TUÉ MON PÈRE

Du 8 au 26 septembre à 20h, au Théâtre de la Ville, 31 rue des Abbesses, métro Abbesses, 01 42 74 22 77.

La pièce aurait dû être créée à Berlin le 20 mars. Le confinement en a décidé autrement et la première sera donc montmartroise. Révélation de la lit-

térature française, le jeune écrivain Edouard Louis joue ici lui-même son troisième roman, mis en scène par Thomas Ostermeier. Il y livre sa relation avec son père, de non-dits en malentendus. La carence de lien entre le fils gay et son paternel homophobe, le rejeton qui a « réussi » et le père usé par des années à l'usine. Mais aussi l'empathie et le respect pour celui qui, après avoir travaillé dur toute sa vie, rêve soudain de révolution. S.M.

Théâtre

LA FEMME QUI MARCHE

Du 7 septembre au 12 octobre à 20 h, au Théâtre Pixel, 18 rue Championnet, métro Simplon, réservation : 01 42 54 00 92 ou www.theatrepixel.org

Myrtille avance sur un fil tendu entre deux pyramides. Quelques années auparavant, elle avait lâché la rampe et végétait sur un banc public. Jusqu'à cette apparition d'un jongleur s'exerçant à faire voler les balles. Il l'emmène dans un cirque où une funambule s'entraîne. Un déclic se produit dans l'esprit de Myrtille. Elle aussi bravera le vide en équilibre sur un fil. Le personnage emmène le spectateur dans son passé, lui dévoile peu à peu le chemin de sa résilience. Sans doute émaillé de chutes et de faux pas. Écrit, joué et mis en scène par Alexandra Seringe. M.L.



Musique et ciné

FESTIVAL SOLIDAIRE DES ARÈNES DE MONTMARTRE

Du 9 au 12 septembre et du 16 au 19 septembre, 25 rue Chappe, métro Anvers, réservations 06 11 87 95 56

Huitième édition de ce festival dont les bénéficiaires profitent aux personnes sans domicile. Vous y retrouverez un festival de court-métrage européen (le 9 septembre), le duo iranien Layla Ramezan et Keyvan Chemirani (le 10). Une carte blanche est laissée à la Fanforale du Douzbekistan le 12. Et

l'opérette d'Offenbach *Le Chou fleuri* sera jouée le 17. Pour la dernière journée : des sessions DJ mettront à l'honneur la musique jamaïcaine des années 60 à nos jours, avec des animations familiales (maquillage, marelle, concours de corde à sauter...) et un stand de street food africaine. S.M.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

THIERRY JOUSSE LA VOIX DU CINÉMA

Cinéphile et mélomane, homme de radio et d'images, Thierry Jousse a construit sa carrière entre ses deux passions.

Thierry Jousse, c'est d'abord une voix, une voix grave de fumeur, de titi, chaleureuse et convaincante, que l'on entend depuis de nombreuses années sur les ondes de France Inter puis de France Musique, de préférence dans la soirée. Il y partage avec un savoir colossal mais jamais pédant, toutes ses passions musicales et elles sont nombreuses : jazz, chansons, soul, musique brésilienne, musiques de film avec un appétit qui remonte à l'enfance. C'est par l'oreille qu'il nous donne envie de voir.

De sa jeunesse passée à Nantes, il se souvient avoir écouté de la pop, du jazz, et même de la musique classique... Et déjà, de s'être intéressé au cinéma : « *C'était ma passion naturelle, mais la musique a joué un rôle dans ma façon de l'appréhender assez tôt, elle faisait partie de mon quotidien.* »

Critique et réalisateur

En parallèle à sa vie dans la musique, Thierry Jousse est l'une des têtes pensantes du cinéma. Critique, il a été de 1991 à 1996, rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*, a écrit pour *Les Inrockuptibles*, pour le *Dictionnaire du rock et Jazz Magazine*. Réalisateur, il a tourné des courts métrages et un documentaire sur Jean Douchet ainsi que deux longs métrages, *Les Invisibles* et *Je suis un no man's land*, ce dernier avec Philippe Katerine. « *Dans mon premier long métrage, Les Invisibles, j'ai tourné des plans dans le 18e, pas loin de la place Clichy, dans des rues pas très spectaculaires. J'ai aussi tourné un court-métrage avec Philippe Katerine, qui habitait le 18e, Nom de code Sacha. J'avais déjà cette attirance pour ces lieux, et Philippe cette familiarité avec le quartier.* »

Au carrefour du cinéma et de la musique, Thierry Jousse dit faire exactement ce qu'il avait envie de faire quand il était adolescent. « *Depuis mes 7/8 ans, j'ai commencé à collecter des génériques de films, à mettre sur le papier des idées de scénarii, c'est une passion ancienne. Pour ma génération, le cinéma était quelque chose d'important, moins spécialisé, concernait beaucoup de gens. C'est une période très riche, un âge d'or... J'ai pas calculé, j'ai*



Dominique Dugay

juste eu la chance de pouvoir faire ce qui correspondait à mes passions de jeunesse. »

Son 18^e de cinéma

Thierry Jousse vit dans le 18e depuis longtemps. Avant la rue de Clignancourt où il habite depuis 2007, et à laquelle il est très attaché, il y a séjourné deux fois, d'abord rue Marcadet puis à Guy Moquet : « *Cela fait un bout de temps que j'entretiens un rapport personnel avec le 18e, l'endroit que je préfère depuis que j'habite à Paris.* »

Mais c'est un peu un hasard que cet amoureux du cinéma vive dans un quartier aussi prisé par le 7e art : « *Même dans les films hollywoodiens qui se passent à Paris, on voit toujours Montmartre. Je pense à ce film de Stanley Donen avec Fred Astaire *Funny Face*, il y a des plans de Montmartre qui reviennent. C'est kitch mais j'aime bien ça. Il y a même des épisodes de séries américaines qui y ont été tournés, la série *The Affair* par exemple. David Lynch lui aussi aurait tourné des plans dans le 18e. Dernièrement, j'ai été filmé pour un docu sur Melville et on s'est beaucoup baladé entre la place Pigalle et certaines parties des Abbesses où ont été tournés Bob le flambeur ou des films comme ça...* »

Entre Barbès et Montmartre

Bien qu'il en comprenne le charme unique, Montmartre n'est pas le quartier de prédilection de Thierry Jousse : « *C'est forcément un lieu de cinéma parce qu'il n'a pas tellement changé, il fait partie de la mythologie. On a l'impression parfois qu'on est dans un décor...* » Le mélange des populations, la mixité, la chaleur d'un quartier qu'il trouve « cosy » lui ont permis de trouver le confinement à la fois

paradoxal et contradictoire : « *La rue Caulaincourt est une de mes rues préférées, on peut y marcher agréablement, notamment à cause des arbres, c'est un quartier pour piétons. Là où j'habite, il y a un côté village, une vie de quartier, des commerçants, des gens atypiques, un mélange assez unique. Il y a un autre truc que j'aime : si on fait un pas de côté, on est à Barbès, et si on fait un autre pas de côté, on est à Montmartre... On est à la croisée des chemins qui représentent bien le Paris contemporain.* »

Homme tout à la fois discret et bavard, Thierry Jousse a zigzagué à la marge de cet univers qui le séduit depuis toujours, porté par la Nouvelle Vague, dont il a été l'une des voix, l'un des objectifs, et qui l'a conduit aussi bien à l'écriture qu'à la caméra. « *J'ai toujours eu envie d'écrire et de faire des films. J'ai plus écrit, parce que les films, ça prend plus d'énergie, plus de temps, c'est plus compliqué pour plein de raisons, surtout financières.* » Son complice de toujours à la radio, Laurent Valéro, est bluffé par son rapport

à la musique : « *Certains mélomanes sont plus musiciens que les musiciens. Thierry a une très grande sensibilité à la musique, il l'aime et la ressent au-delà de tout. Il sait traduire sa puissance évocatrice. Thierry est un homme de mots, d'images et de musique, à égalité.* »

La voix qui rapproche

Un homme de cinéma qui fait de la radio ? Thierry Jousse cultive-t-il le paradoxe ? : « *La radio est un lieu producteur d'images. Je l'ai beaucoup écoutée quand j'étais jeune, elle créait pour moi des images mentales, un côté fantasmatique. La voix, c'est très important pour moi, y compris au cinéma, j'ai choisi parfois mes comédiens sur ce critère, j'ai même fait un film où la*

Si on fait un pas de côté, on est à Barbès, et si on fait un autre pas de côté, on est à Montmartre.

voix était presque le sujet. Je continue à aimer la radio comme auditeur, c'est le médium le plus chaleureux, le plus proche. On l'a senti pendant le confinement : la radio résiste assez bien, notamment dans ces périodes où on a besoin d'un peu de chaleur quotidienne. »

Si on ne le croise pas dans le quartier qu'il arpente régulièrement, on peut donc profiter de cette chaleur qu'il revendique et partage en l'écoutant sur France Musique, dans l'émission *Ciné Tempo* ou bien encore regarder les petites vignettes intitulées *Blow Up* qu'il concocte pour Arte.

Il prépare un film, mais mystère sur le sujet. Une chose est sûre, certains plans seront tournés dans le 18e... ●

DOMINIQUE BOUTEL